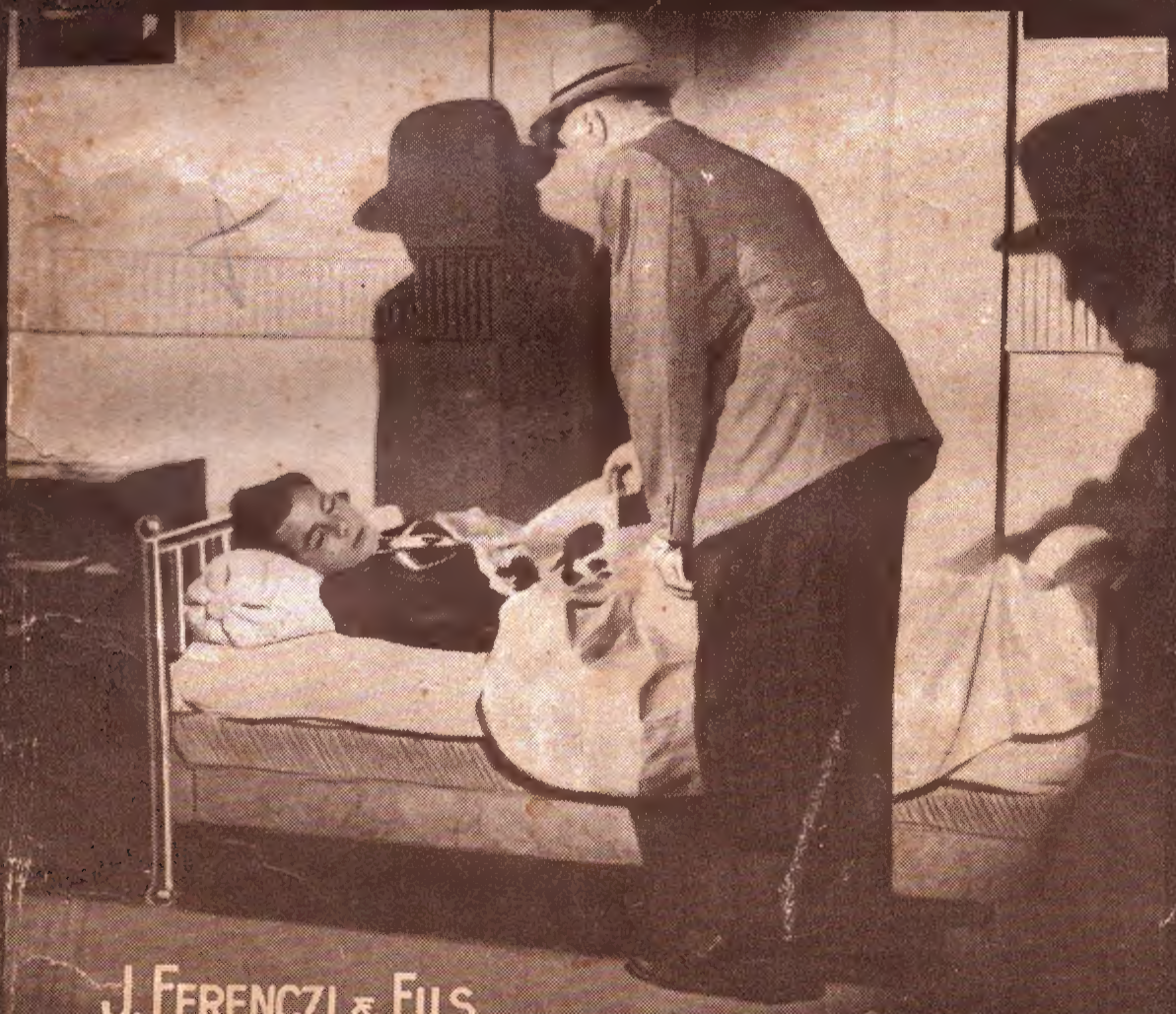
Collection POLICE

1 FR

R. DUCHESNE

LA CORDE DU PENDU



J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

La corde du pendu

Roman policier inédit

par RENÉ DUCHESNE

CHAPITRE PREMIER

UN FÉTICHE MACABRE

— Ah! vous voilà enfin, Roberry? Toujours en retard décidément. Bridge ou poker?

Roberry qui venait de confier au domestique hindou la cape de drap noir couvrant son impeccable smoking à veston blanc serra la main de sir Arthur Balking et, admirant l'immense salle qu'il connaissait bien et qui, ce soir-là, était merveilleusement éclairée et fleurie, marmotta :

— Grande réception, décidément, hein Balking? Entre nous je préfère nos soirées intimes devant une table de jeu.

Le maître de la maison lui prit amicalement le bras et le conduisant dans le fumoir encore désert, s'excusa.

— Je suis comme vous, mon cher. Si j'ai jadis sollicité le poste de chef de la police que j'occupe ici, à Bangalore, dans cet Etat hindou de Mysore, assez éloigné des grands ports c'était pour couler en paix des jours sereins. Mais que voulez-vous, je ne suis pas seul... et ma nièce Cecilia a aujourd'hui vingt ans. Il fallait fêter brillamment cet anniversaire et elle a, je crois bien, adressé des invitations à toute la colonie européenne de Bangalore et de ses environs. Faites comme moi, résignez-vous. Vos quarante-six ans et votre corpulence vous éviteront, je l'espère, l'ennui de tournoyer en musique avec ces dames.

Balking tout en parlant, avait rempli deux verres de

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

whisky et d'un geste invita son ami à vider le sien. Roberry ne se fit pas prier et présenta ensuite les excuses de sa femme, obligée de rester près de ses trois enfants.

Mrs Roberry, du reste, ne quittait guère son appartement situé au-dessus des importants ateliers de filature de coton dirigés par son époux.

L'Inde, pour elle, représentait un danger permanent et les terreurs injustifiées de la pauvre femme étaient un habituel sujet de plaisanterie dans les salons de la colonie européenne.

— Elle va un peu respirer, à présent, fit Balking vidant un second verre de whisky. Lo-Kant a été exécuté ce matin et ses complices ont été condamnés à vingt ans de prison. La bande du Chinois était la seule, dans Mysore, qui menaçait la sécurité publique. Tout va rentrer dans l'ordre.

— Tiens, j'avais oublié, qu'en effet, Lo-Kant devait être pendu ce matin. Tout s'est bien passé?

Le chef de la police rit bruyamment.

— Tout s'est bien passé... sauf pour le condamné, naturellement! Oh! Il n'avait pas volé la corde qui l'a pendu! Il avait sur la conscience une dizaine de meurtres prouvés, je ne sais combien de pillages, des attaques à main armée, des rapts d'enfants indigènes... Bref le pire bandit qui soit!

— Vous avez assisté à l'exécution?

— Non, non... J'ai horreur de ce genre de spectacle et, à la vérité, je suis si peu de la police que ma foi, on pouvait fort bien se passer de moi.

Il ne s'illusionnait nullement sur ses capacités. Le poste qu'il occupait était surtout honorifique. Ancien officier aux superbes états de service, Arthur Balking avait mérité la faveur qui lui avait été octroyée; mais tout le monde savait, dans Mysore, que le chef réel de la police était l'inspecteur principal Mac'Hermonn.

— Je représente la police, je ne la fais pas, disait volontiers le célibataire qui, à cinquante-cinq ans, conservait malgré une santé assez mauvaise, sa gaieté d'antan et un humour irrésistible.

Grand, maigre, presque entièrement chauve et célibataire incorrigible Balking avait deux passions : le jeu et sa collection d'armes indigènes... qui, toutes deux lui coûtaient fort cher, mais il était très riche et pouvait se permettre ses plus ruineuses fantaisies.

Depuis deux ans que son frère était mort laissant seule au monde sa fille Cecilia, Arthur Balking avait adopté la jeune fille. Il ne le regrettait pas car elle était d'un caractère facile et, très sportive, savait admirablement se distraire sans importuner son oncle qui, lui ne se sentait aucune disposition pour l'emploi de chaperon.

Exceptionnellement, à l'occasion de ses vingt ans, Cecilia avait demandé et obtenu la permission d'offrir une réception à ses nombreuses relations, et elle s'acquittait très bien de ses devoirs de maîtresse de maison.

Aussi les deux amis, amateurs de bridge et de whisky, ne se pressaient-ils pas de faire leur entrée dans les trois salons où dansaient une soixantaine d'invités.

On remarquait parmi les jeunes gens quelques officiers en grande tenue, entre autres John Retty qui avait récemment vaincu à la frontière du Nepâl, un important soulèvement de rebelles. Le lieutenant Retty dont les cheveux d'un blond roux cachaient la cicatrice d'une récente blessure, s'était battu comme un lion, mais pour le moment il ne désirait que valser avec la jolie Cecilia, toute de rose vêtue et dont les boucles d'or pâle s'ornaient d'une couronne de fleurs.

— Lady Gunter... Lord Gunter, annonça Ali, un superbe Hindou dont la veste brodée, faisait ressortir le visage bronzé.

Averti de l'arrivée de ses amis, sir Balking se précipita au-devant d'eux, suivi par Roberry, désireux de saluer Gunter, riche négociant et cousin du gouverneur de Mysore.

Gunter s'il connaissait très bien le maître de la maison, n'était cependant pas encore venu chez lui et, laissant sa femme rejoindre les mères des miss tour-

noyant infatigablement, il manifesta le désir de contempler la collection de Balking.

— J'en ai entendu parler, sir Arthur. Vous avez, dit-on, des poignards très anciens aux manches curieusement ciselés.

Généralement le chef de la police était très fier de montrer ses merveilles. Aussi Roberry fut-il étonné de l'entendre répondre :

— Oh! on exagère beaucoup! Le musée de Bombay a, lui, des pièces uniques... Tout ce qui est ici n'a vraiment rien de remarquable et j'ai décidé de collectionner des objets infiniment plus curieux, des fétiches!

Comme on se récriait il expliqua :

— L'histoire de l'humanité, si elle peut se résumer par quelques armes, vestiges de combats passés, s'explique mieux encore par le rappel de superstitions qui l'ont de tout temps poussée à combattre. Venez voir ce que j'ai déjà recueilli...

Les trois hommes auxquels se joignirent deux Français et un savant Suédois de passage à Mysore, traversèrent deux pièces richement meublées et pénétrèrent dans une salle dont les murs disparaissaient derrière de hautes vitrines.

— Poignards malais, turcs, sabres thibétains... flèches empoisonnées, premiers pistolets anglais, vieux fusils français qui connurent la gloire et seraient dédaignés aujourd'hui du plus novice chasseur... Passons... On voit cela dans tous les musées du monde... Mais regardez cette vitrine...

Intéressés les visiteurs contemplaient des statuettes informes dont ils connaissaient le pouvoir maléfique.

— Bah, grogna Roberry, préférant de beaucoup le bridge à cette inspection des superstitions indigènes, nous ne sommes pas, au fond, plus forts esprits que les sauvages. Ma femme porte en sautoir un médaillon renfermant un trèfle à quatre feuilles et mon comptable a, dans le tiroir de son bureau, une patte de lapin. Quant à sir Arthur, joueur impénitent, il n'engagerait

jamais une partie sérieuse s'il n'avait pas dans sa poche un shilling percé.

On se mit à rire et le maître de la maison avouant sa faiblesse, questionna malicieusement ses invités. Chacun avait sa manie et en convint de la meilleure grâce du monde... même le savant Suédois qui en soupirant expliqua :

— L'homme se sent faible, désarmé en face de l'inconnu. Il a besoin de croire en une protection miraculeuse et je ne voudrais pas me séparer d'une peau de lézard trouvée près d'un sarcophage et qui, je me l'imagine du moins, me garde l'esprit lucide et la volonté ferme.

— Bravo, approuva sir Arthur. Eh bien puisque nous sommes en famille... je veux dire entre gens qui n'affichent point une totale incrédulité je vais vous montrer ma dernière acquisition...

Ouvrant un tiroir, il en tira une corde solide, mais grossièrement tressée, terminée par un nœud coulant.

— Et alors? grogna Roberry. Peuh, de la corde de pendu, simplement, ou prétendue telle. On n'est jamais certain d'en avoir une vraie mon cher.

— Moi je réponds de la mienne.Elle a, ce matin,exactement à huit heures, mis fin à l'existence de Lo-Kant, à la prison de Bengalore. Le bourreau Kelmah, me l'a cédée contre cinq livres sterling et je suis sûr que c'est moi qui ai fait la bonne affaire.

Il y eut un moment de silence... presque d'effarement.

Voir, toucher même un morceau d'une corde de pendu alors qu'on ignore le nom de l'exécuté ne peut impressionner personne, mais cette corde non sectionnée et pourvue de son sinistre nœud coulant, cette corde qui, le matin même, avait étouffé les râles du Chinois Lo-Kant, c'était différent.

Les invités avaient détourné les yeux et, gênés, n'osaient même plus sourire aux paroles de sir Arthur qui, caressant le chanvre tressé, assurait :

— Lo-Kant était le plus affreux criminel qu'on ait jamais jugé dans cette province. Sa mort est une déli-

vrance... et l'instrument de son supplice protégera cette demeure ainsi que... votre serviteur, Messieurs. Je serai désormais heureux au jeu, ce qui me changera bigrement, n'est-ce pas, Roberry?

Remis de leur émotion, les cinq hommes félicitèrent Balking puis lord Gunter s'informa si le bourreau avait vraiment le droit de disposer de la corde de son patient.

— Certainement. Ce sont les petits bénéfices de sa charge, mais d'habitude il vend au détail, si je puis dire, cet original fétiche. Mon titre de chef de la police m'a valu la faveur d'acquérir le tout pour un prix, ma foi, raisonnable car, croyez-moi, la corde de pendu est hors de prix.

Une fois l'étrange fétiche remis à sa place, la gaieté revint sur tous les visages. Soudain Léon Bernay, un des deux Français, reporter en quête d'aventures sensationnelles, s'écria :

— Mais, j'y songe tout à coup, ce n'est pas Kelmah qui a exécuté le Chinois, ce matin... Kelmah était souffrant... Oh! rien de grave, paraît-il, une intoxication bénigne, d'après le médecin qui l'a examiné.

— Ah! fit sir Arthur un peu vexé de se montrer si mal au courant de ce qui concernait son ministère. Cela n'a aucune importance, le bourreau a des remplaçants. Nous prévoyons tout, monsieur Bernay.

— En tout cas, reprit lord Gunter, Kelmah a su guérir au moment de toucher vos cinq livres, Balking... et il s'est permis un passe-droit puisque le bénéfice de la corde de pendu revient à l'exécuteur.

— En tout cas ces détails n'ont aucun intérêt pour moi.

— Ni pour moi, assura lord Gunter. L'important c'est que nous ayons fini, à Mysore, avec la série tragique de ces meurtres.

Léon Bernay confia à sir Arthur :

— Je compte interviewer demain le bourreau Kelmah qui doit avoir des souvenirs à raconter. Je voulais lui laisser quelques jours de repos mais, puisque le

voilà guéri, il ne fera aucune difficulté pour me recevoir.

Puis on parla de Paris aux deux Français et la conversation était des plus animées lorsque l'inspecteur principal Mac'Hermonn se présenta sur le seuil de la pièce.

— Je dois prendre congé de vous, sir Arthur... Les inspecteurs du quartier Chinois me signalent la disparition d'un sculpteur sur ivoire, un nommé Si-Vao qui, d'après sa femme, aurait été assassiné.

— Quoi? Quoi? Oh! voyons, Mac', c'est fini ces histoires macabres. Votre artiste en ivoire doit cuver son opium au fond de quelque masure... Qu'on le cherche et on le trouvera. Lo-Kant, le seul bandit de Mysore, a été pendu ce matin...

Mac'Hermonn ne perdit pas à protester un temps précieux. Il serra la main du maître de la maison, s'inclina devant les autres invités et partit au moment où une farandole endiablée, conduite par Cecilia et John Retty envahissait le vestibule.

Les six hommes, entraînés par les derniers danseurs, durent se mêler à ce défilé sautillant, mais sir Arthur se souvenant qu'il n'avait pas fermé à clef le tiroir où il avait rangé sa précieuse corde de pendu, se dégagea tout de suite et revint vers son petit musée. La pièce fut immédiatement plongée dans l'obscurité dès qu'il en ouvrit la porte. Il avança la main vers le commutateur électrique, mais avant que ses doigts eussent poussé le bouton un coup de feu fut tiré... et le chef de la police de Bengalore s'écroula.

Immédiatement deux domestiques bondirent dans la pièce et virent une ombre sauter par la fenêtre.

On fouilla en vain le jardin, la maison... L'ombre avait disparu. Léon Bernay remarqua que le tiroir contenant la corde de pendu était entr'ouvert, mais le sinistre fétiche était encore là!

CHAPITRE II

DEUX AFFAIRES EN COURS

Mac'Hermonn, gros Ecossais au visage bonnasse, au bleu regard ingénu ne donnait pas l'impression, à première vue, d'être doué d'une vive intelligence. Physiquement déprimé par le climat hindou, il paraissait indolent, incapable de la moindre énergie.

Seuls ceux qui le connaissait savaient quelle volonté se cachait sous cette attitude lymphatique. Mac', comme l'appelaient familièrement ses amis et ses supérieurs était, en réalité, brave jusqu'à la témérité.

Possédant le don naturel de l'observation, une mémoire remarquable et cet instinct de chien de chasse qui font les bons policiers, il venait d'avoir la joie de capturer Lo-Kant et de l'entendre condamner à la pendaison.

Il comptait sur un repos, ma foi, bien gagné, et c'était uniquement par respect hiérarchique qu'il avait accepté l'invitation de sir Arthur Balking et présenté ses vœux de bonheur à Cecilia. Nullement mondain il eût, certes, préféré passer la soirée chez lui devant une citronnade glacée, les pieds nus dans des sandales.

Pourtant en se rendant en auto au quartier chinois il ne regrettait rien. Deux autres inspecteurs assistaient aussi à la fête donnée chez sir Arthur et auraient, sans aucun doute, été chargés de l'enquête si les policemen n'y avaient point trouvé Mac'.

Or, l'Ecossais doutait fort des qualités de ses collègues Renorr et Shitton qui, sans grande ambition du reste, se désintéressaient totalement du sort des indigènes et de celui de tous les Asiatiques installés à Bangalore.

Mac', lui, aimait passionnément son métier. Ses récents succès l'encourageaient à tenter de purger définitivement Mysore de tous ses indésirables et, d'après lui, le quartier Chinois était à surveiller. Enchanté donc

d'avoir un prétexte pour interroger les Jaunes et visiter leur demeure, il roulait à vive allure vers le sud de Bangalore suivi de quatre policeman en moto.

Le quartier chinois, fréquemment visité par les voyageurs, était une des curiosités de la ville. Alors que les cases hindoues situées dans des ruelles étroites et malodorantes n'attiraient guère les promeneurs Européens, les maisons basses des Chinois avec leurs boutiques encombrées d'objets d'art, recevaient souvent la visite de Blancs en quête d'un souvenir.

La rue mal pavée mais propre que prit l'auto de Mac' était bordée d'ateliers de ciseleurs et de peintres sur porcelaine. Habituellement, c'était à pareille heure du soir le silence absolu en ce lieu. La nouvelle de la disparition mystérieuse du sculpteur Si-Vao avait rompu ce silence et des groupes discutaient sur les étroits trottoirs, devant leur gîte encore éclairé.

Mac' se fit indiquer la boutique de Si-Vao et, sautant de voiture, pénétra dans une pièce envahie par les nombreuses amies de Lah-Baâ, l'épouse de l'artiste sur ivoire.

Les policemen réussirent, non sans peine, à renvoyer chez elles les voisines éplorées et Mac', campé devant Lah-Baâ, en obtint d'assez claires réponses qui se résumaient ainsi.

Si-Vao ne quittait que rarement son atelier depuis qu'il travaillait à ce qu'il appelait son chef-d'œuvre, un coffret à bijoux destiné à tenter la riche lady Gunter, cousine du gouverneur. Cependant il n'avait pas résisté au désir de se rendre le matin devant la prison dans l'espoir d'y apprendre des détails concernant l'exécution de son compatriote, Lo-Kant. Celui-ci, répétait constamment Si-Vao, était le déshonneur de sa race et était cause qu'on traitait maintenant avec méfiance les habitants du quartier chinois.

— Il faut nous réjouir publiquement de son exécution, avait-il dit à ses voisins, afin qu'on ne redoute pas d'avoir affaire à nous. Les étrangers traitent trop souvent avec un égal mépris tous les Jaunes capables, selon eux, des plus affreux forfaits. Or nous sommes

d'honnêtes Chinois désirant simplement gagner notre vie par notre travail.

Il s'était donc rendu, le matin, devant la prison. Depuis sa femme ne l'avait point revu!

— On a tué lui, sanglota-t-elle. Lui jamais rester absent si longtemps.

Elle parlait un anglais incorrect mais parfaitement compréhensible et Mac' qui s'était assis sur un tabouret, tenta de rassurer la pauvre créature.

— Avait-il de l'argent sur lui?

— Non, non, nous pauvres... à cause lui sculpter coffret et pas faire autre travail depuis des jours et des jours. Lui disait nous serons riches quand lady achèterait chef-d'œuvre du pauvre Si-Vao.

— Lui connais-tu des ennemis? Je veux dire : y a-t-il dans le quartier quelqu'un qui lui en veuille?

— Lah-Baâ jamais connaître ennemis. Si-Vao bon avec tous, toujours.

— Allons, ne pleure plus, on va retrouver ton mari qui s'est probablement attardé dans une fumerie d'opium.

Et comme elle protestait, il sortit et rejoignant ses hommes grommela :

« A les en croire, aucun ici ne fume l'opium et ne connaît les fumeries clandestines. Nous allons visiter celles que nous surveillons depuis quelque temps. Excellente occasion de trouver, non pas peut-être Si-Vao qui s'offre tout bonnement un congé un peu long, mais la preuve que nous n'avons pas encore obtenu contre ces tenanciers de drogue.

Mac' savait où se trouvaient ces fumeries interdites dans la province de Mysore, mais ses fréquentes perquisitions ne lui avaient jamais permis de surprendre le trafic illicite permettant à trop de fonctionnaires britanniques de s'intoxiquer dangereusement.

Cette nuit encore on ne découvrit rien! A l'arrivée de la police, tout disparut, drogue et drogués!

Un vieux Chinois, le dernier dont la demeure fut brusquement envahie par les policemen, osa même protester près de Mac' contre ce qu'il appela un abus

de pouvoir. Mac', obligé de s'excuser, assura qu'il n'avait jamais suspecté la parfaite honorabilité de San-Thao et ne perquisitionnait qu'à la demande de Lah-Baâ inquiète de son époux.

— Si-Vao? répondit alors le vieux San-Thao. Il a quitté Bangalore bien avant le repas de midi. Je l'ai vu partir dans un camion automobile où s'entassaient cinq autres Chinois. Le chauffeur était chinois, lui aussi.

— Tu es certain de ce que tu dis?

— Oui. J'ai parfaitement reconnu Si-Vao à son chapeau de paille qu'il est seul à porter. Il n'avait, du reste, qu'à disparaître puisqu'il est couvert de dettes et que ses créanciers ont l'intention de lui prendre sa demeure et ses outils en dédommagement de ce qu'il leur doit.

A la demande de Mac', San-Thao donna les noms des créanciers, trois usuriers exploitant le quartier chinois depuis de longues années. Malgré l'heure tardive (il était alors deux heures du matin) Mac' voulut voir ces hommes qui confirmèrent ce qu'il venait d'apprendre.

— On rentre, chef? demanda un des policemen.

— Puisque l'affaire est éclaircie, ajouta un autre, l'enquête est close. Nous ne pouvons pas obliger les maris, fussent-ils chinois, à rester au logis conjugal, après tout.

— Bon, bon allez vous coucher, grogna Mac' impatienté. Ah, vous ne fatiguez pas vos méninges, vous autres... Compliments! Pour moi, l'affaire est louche mais j'aurai le dernier mot.

Et, appuyant sur le démarreur, il revint chez sir Arthur pour informer ses collègues de ce qu'il flairait sous cette disparition du sculpteur d'ivoire. Il croyait retrouver les salons illuminés et fut très étonné de constater que toutes les voitures des invités étaient parties. La fête qui devait durer jusqu'au matin, était donc déjà finie?

Pénétrant dans le vestibule du rez-de-chaussée, il se heurta à Ali qui le mit au courant de la tentative de

cambriolage et de l'état de sir Arthur. Renorr, survenant à ce moment, lui lança non sans ironie :

— Lo-Kant a été pendu, mais les crimes continuent... A croire, inspecteur principal, que le condamné était innocent! Car enfin, vous prétendiez bien que lui seul terrorisait Mysore... Or on a tiré sur sir Arthur qui, heureusement, n'a qu'une blessure superficielle à l'épaule... et il paraît qu'un honnête Chinois a été assassiné. La police a « du pain sur la planche » comme disent nos amis Français.

— Trêve de plaisanteries, mon bon... A-t-on des indices concernant les individus qui ont essayé d'opérer ici?

— Selon sir Arthur, il s'agit d'un seul homme qui a réussi à s'introduire dans la pièce où se trouve la collection d'armes de notre hôte. Surpris à temps, le malfaiteur s'est enfui par la fenêtre mais avant de sauter dans le jardin il a tiré sur sir Balking.

Quoique assez las, Mac' demanda à être reçu par le blessé qui, soigné immédiatement, paraissait conserver son ordinaire gaieté et ne point trop souffrir. Cecilia, lord Gunter, John Retty, Roberry et le reporter français Léon Bernay entouraient son lit.

— Je regrette, murmura Mac' serrant la main de son chef, d'avoir été obligé de m'absenter. Je vous promets que ce misérable aura le châtiment qu'il mérite. Avez-vous pu le voir et pourriez-vous me donner son signalement?

— J'avais éteint l'électricité en quittant mon musée, Mac', et l'homme quand il m'a visé tournait le dos à la relative clarté venant du ciel étoilé. Il me semble qu'il était de taille moyenne et vêtu d'un smoking. Quant à ses traits, impossible de vous les décrire. Bah, ne dramatisons pas cet incident. Le major assure que je pourrai me servir de mon bras dans huit jours et, par bonheur, le voleur n'a pas eu le temps de dérober quoi que ce soit. Cecliia, qui connaît mes collections aussi bien que moi, affirme que rien ne manque. Et vous, avez-vous retrouvé votre Chinois?

— Non. Oh, je le retrouverai, vivant ou mort, soyez

tranquille. Et j'aurai également votre gentleman-cambrioleur... qui s'était sans doute mêlé aux invités, ce soir, et comptait bien emporter quelques pièces rares.

— Votre oncle a-t-il vraiment des objets qui puissent tenter un malfaiteur, miss Cecilia? demanda John Retty. J'ai entendu dire que la collection de sir Arthur n'avait qu'une valeur historique.

— Exact, répondit celui-ci qui avait entendu. Je le disais encore au début de la soirée à quelques amis, rien n'est vraiment rare ni curieux et notre voleur, s'il avait réussi, eût tiré un maigre profit de son butin.

— Pourquoi étiez-vous revenu dans cette pièce?

— Question embarrassante, mon bon Mac'... car il me faut vous avouer une de mes faiblesses... Eh bien voilà... je me suis souvenu que j'avais oublié de fermer à clef un tiroir renfermant ma dernière acquisition, la corde de pendu qui, ce matin, a mis fin à la carrière criminelle de Lo-Kant. Je fus blessé avant d'avoir pu approcher du fameux tiroir, mais ma nièce a constaté que la corde de pendu était à sa place et m'a rapporté la clef du meuble.

Ces paroles ramenèrent le sourire sur tous les visages tant sir Arthur s'était confessé avec bonhommie. Mac' haussa légèrement les épaules et bougonna :

— Votre damnée corde ne courait aucun risque et notre malfaiteur armé convoitait certainement autre chose.

— Qui sait? riposta Léon Bernay. Sir Balking, aviez-vous laissé le tiroir entr'ouvert?

— Sûrement pas. Pourquoi?

— Oh, pour rien, assura le reporter voyant rivé sur lui le regard pénétrant de Mac'. Vous avez besoin de repos, milord, et je vais vous laisser aux bons soins de miss Cecilia.

Les autres invités furent du même avis. John Retty, pourtant, s'attarda un peu près de la jeune fille qui avait fait sur lui une profonde impression. Mac', ayant serré la main de Roberry, déclara qu'il allait examiner le petit musée et le jardin. Lord Gunter lui promit qu'il parlerait au gouverneur de l'activité professionnelle de

l'inspecteur principal et accepta de prendre place dans la voiture de Roberry car lady Gunter, partie immédiatement après l'attentat, n'avait pas renvoyé l'auto à son mari.

Mac, au moment d'entrer dans la pièce aux collections, sentit une main lui frapper sur l'épaule.

— Inspecteur Mac' Hermonn, lui dit Léon Bernay, vous devez savoir que je suis journaliste et à la recherche de reportages nouveaux? J'ai l'intention d'écrire des articles sur les bourreaux et leurs souvenirs et impressions. L'exécution de ce matin m'intéresse. Savez-vous qui a remplacé le bourreau Kelmah? Je voudrais interviewer cet homme.

— Tiens mais... en effet... on m'a dit que Kelmah s'était trouvé souffrant, hier soir... Alors c'est Betforr qui a exécuté le Chinois. Il habite près de la prison, une maison neuve et des plus modernes car Betforr est Européen et tient à son confort. Il aura sûrement des impressions intéressantes à vous confier.

Et, ravi de bavarder un instant avec un journaliste français, Mac' lui fournit quelques brefs renseignements sur les deux bourreaux de Bangalore. Kelmah était Hindou et tout dévoué au protectorat anglais. Betforr, lui, avait été constable à Londres mais s'était montré très insuffisant dans son service. Fils d'un avoué justement estimé, il avait obtenu sa nomination aux Indes.

— L'emploi est largement rétribué et peu absorbant. Betforr a toutes raisons de se tenir pour satisfait car jusqu'alors il n'avait pas eu à remplacer le premier bourreau. Il passe son temps à jouer dans les bouges des bas quartiers et j'ai dû, à maintes reprises, lui faire de sévères observations... qui n'ont servi à rien. Betforr est un incapable, mais je le crois bon citoyen et, après tout, sa situation ne demande pas des aptitudes exceptionnelles. En tout cas il a certainement des histoires passionnantes à raconter car il connait admirablement les bas-fonds de Mysore.

— Merci j'irai le voir demain matin... ou plutôt ce matin car il est près de quatre heures. Au revoir, inspecteur... Oh, un mot encore... Je crois que la corde

de pendu de Lo-Kant intéressait beaucoup le gentleman-cambrioleur qui a blessé sir Arthur. J'ai vu le tiroir entr'ouvert et notre hôte assure qu'il l'avait poussé à fond.

— Allons, allons, gronda en riant l'Ecossais, ne laissez pas trop courir votre imagination, master Bernay! Sir Arthur qui avait oublié de donner un tour de clef au meuble a aussi bien pu oublier de pousser le tiroir et, du reste, je ne croirai jamais qu'un individu, si fou soit-il, risque la prison pour dérober... une corde de pendu! Au plaisir de vous revoir mon cher Bernay.

— Bonne chance, Mac' Hermonn.

Celui-ci ne releva aucune empreinte sur les meubles de la pièce appelée musée par son propriétaire. L'allée sablée qui se trouvait sous la fenêtre de cette salle avait été piétinée par les invités quittant la maison après le drame et le policier, déçu, se décida enfin à aller se coucher.

CHAPITRE III

ON A TUÉ LE BOURREAU

Le quotidien de Bangalore, journal de quatre feuilles péniblement remplies avec le récit détaillé des moindres événements de la colonie, avait enfin des nouvelles sensationnelles à publier !

Sous le portrait, fort bien reproduit, de sir Balking, on pouvait lire le lendemain de la soirée en l'honneur de miss Cecilia un long article relatant le cambriolage à main armée et l'état de santé du blessé.

Un cliché de la boutique de Si-Vao précédait, en deuxième page, le récit de la disparition du sculpteur sur ivoire, et le directeur du journal, satisfait, allait donner le bon à tirer du numéro vendu généralement dans l'après-midi lorsqu'un rédacteur, entrant brusquement dans le bureau, hurla :

— On a tué le bourreau!

— Qu'est-ce que vous dites? C'est fou, voyons!

— C'est peut-être fou, patron, mais c'est exact... Mon collègue français Léon Bernay me suit, du reste. Il vous dira ce qu'il sait. Faut-il annoncer l'affaire dans le numéro d'aujourd'hui?

Perplexe, sceptique aussi, le directeur réfléchissait lorsque Bernay, encore bouleversé, se présenta.

— J'ai naturellement alerté la police et j'ai pensé que cette information locale pouvait vous intéresser, Monsieur.

— Certainement, master Bernay. Mais je suis effaré, ahuri... Bangalore si tranquille... au point qu'on ne savait trop quoi écrire... paraît vouloir rivaliser avec Chicago et les grandes capitales. On a tué le bourreau? Qui et pourquoi? Consentiriez-vous à rédiger et à signer ce reportage, master Bernay? Ce serait un grand honneur pour notre « canard ».

Le rédacteur habituel fit une moue de désappointement et Bernay, en riant, le rassura immédiatement. Il entendait se cantonner au rôle passif d'informateur verbal et laissait à son collègue anglais le soin d'écrire ce récit surprenant.

— Voici déclara-t-il quand il fut assis et eut vidé un verre de café glacé... Il y a une heure, je suis allé frapper à la porte de Betforr qui, hier matin, remplaça pour l'exécution du bandit chinois, le bourreau en titre Kelmah. N'obtenant pas de réponse et ayant frappé assez vigoureusement pour réveiller un sourd, je me décidai à tourner la poignée et je pus entrer car l'appartement n'était pas fermé à clef.

« Connaissez-vous le logis de Betforr? C'est, au dernier et troisième étage d'une maison neuve, un appartement des plus modernes. Son occupant a malheureusement négligé de le garnir de meubles et je traversai trois pièces absolument vides. La quatrième, la chambre de Betforr, a, par contre, l'aspect d'une boutique de brocanteur. C'est un fouillis de sièges, de divans bas, de coussins épars, de magazines entassés dans les coins. Deux paravents masquent un lit de cuivre qui, lorsque je me fus décidé à fermer un des paravents m'offrit un spectacle affreux... Le drap taché de sang

cachait la forme d'un corps immobile, complètement immobile car aucune respiration humaine ne le soulevait... Je tirai sur ce drap et je vis un homme encore vêtu d'un smoking et couché sur le dos... Le plastron blanc de sa chemise était ensanglanté... Je courus alors sur le palier pour appeler... Le locataire de l'étage au-dessous, un officier, John Retty monta immédiatement et m'aida à m'assurer qu'on ne pouvait plus rien pour l'infortuné qu'il reconnut être le locataire du logis, un nommé James Betforr, aide-bourreau de Bangalore... Nous téléphonâmes à la police. L'inspecteur Shitton accourut et constata que le vol n'était pas le motif du crime car le mort avait encore dans sa poche une somme importante, cinquante livres sterling!

« Pas d'empreintes digitales! Aucun indice... Les voisins ne savent rien du drame... Une seule indication, donnée par le médecin qui fixe le crime entre minuit et une heure du matin.

« L'enquête a été confiée à Shitton et à Renorr. L'inspecteur principal Mac' Hermonn étant déjà chargé de l'affaire Si-Vao et de celle concernant l'agresseur de sir Arthur Balking.

« Betforr a été tué d'un coup de poignard, l'arme du crime a disparu.

« Voilà, mon cher collègue, de quoi faire un article sensationnel!

Les trois hommes réfléchirent un instant, mais sans la moindre mélancolie car, journalistes avant tout, ils subissaient la déformation professionnelle leur montrant le drame sous un jour satisfaisant pour eux. L'énigme, au reste, les intriguait, les passionnait déjà. Le directeur, enfin marmotta :

— Betforr est très connu, ici, non comme bourreau ni fonctionnaire mais comme un joueur forcené autant que malchanceux. Il y a encore un an, son appartement était assez bien meublé mais il a dû vendre l'un après l'autre tout ce qui garnissait son logis, de là l'explication des pièces que vous avez trouvées vides. Ce qui m'étonne c'est que Betforr ait eu en poche cinquante livres... Il faudrait savoir où il les a gagnées.

— Je m'en charge assura Bernay. Oui, j'ai promis ma collaboration à Shitton. Cette affaire m'intéresse tout particulièrement. Je compte aussi interviewer aujourd'hui Kelmah, le bourreau en titre, qui selon moi, l'a échappé belle. Eh oui, le motif du crime doit être une vengeance exercée contre l'exécuteur de Lo-Kant! Ce bandit a sûrement des complices encore en liberté. La preuve est le meurtre de Betforr...

— Qu'en pense la police?

— Mac' Hermonn, auquel revient la gloire d'avoir capturé Lo-Kant, est sceptique en ce qui concerne l'existence possible de complices encore en liberté, monsieur le directeur, répondit Bernay. Renorr n'a pas d'opinion là-dessus et Shitton pense que Betforr, fréquentant les bouges, a pu inspirer une haine allant jusqu'au crime. Je suis le seul à croire que l'assassinat du bourreau a quelque rapport avec la pendaison de Lo-Kant.

— Après tout, résuma le directeur, nous n'avons pas besoin d'adopter pour le moment telle ou telle opinion. Contentez-vous, Percy, de relater les faits. « On a tué le bourreau! » Un titre sensationnel. Dommage qu'on ne puisse le mettre en première page, mais l'affaire Arthur Balking a la priorité à cause de la haute personnalité du blessé... En tout cas, renvoyez celle du Chinois Si-Vao en dernier. Cette disparition n'intéressera pas grand monde.

Bernay tressaillit, fut sur le point de prendre la parole mais n'en fit rien... et garda pour lui seul ses réflexions.

Rentré dans la chambre qu'il occupait à l'hôtel de Londres, il annota quelques observations et les relut attentivement.

1° Un cambrioleur en smoking s'introduit, un peu avant minuit, chez sir Arthur pour dérober... une corde de pendu (je sens que j'ai flairé la vérité, si absurde qu'elle paraisse!).

2° Un Chinois disparaît après avoir séjourné devant la prison où est exécuté Lo-Kant.

3° L'aide-bourreau Betforr est poignardé et sa mort

est fixée entre minuit et une heure du matin. Il était vêtu d'un smoking...

Satisfait de ce résumé, Bernay, malgré la chaleur, quitta sa chambre et arrêtant un taxi se fit conduire au domicile de Kelmah déjà au courant de la mort de son collègue et bouleversé de ce crime.

Le bourreau en titre de Bangalore était un superbe Hindou d'une quarantaine d'années et vivant avec sa femme et cinq enfants dont les regards craintifs disaient leur frayeur de la sévérité paternelle. Ancien soldat de l'armée des Indes, Kelmah était vêtu à l'européenne et se montrait désireux de passer pour un gentleman accompli.

Lorsque Bernay, se recommandant de Shitton, se fût nommé, Kelmah, avec une parfaite correction, le fit entrer dans une pièce qu'il appela pompeusement son fumoir et lui offrit des cigarettes.

— Je serai ravi de vous être utile ou agréable, déclara-t-il en un anglais irréprochable. Que puis-je pour vous?

— Un simple renseignement, master Kelmah... Vous n'avez pas pu remplir vos fonctions lors de l'exécution de Lo-Kant et je voudrais simplement savoir pourquoi. Un malaise, paraît-il? De quelle sorte? Passager en tout cas puisque, le jour même de l'exécution, vous avez pu vous présenter chez sir Arthur Balking.

Très à l'aise, le bourreau de Bangalore sourit.

— Je ne peux guère expliquer ce qui reste pour moi incompréhensible. La veille de la pendaison, j'ai lunché de fort bon appétit, selon mon habitude, mais une heure après j'ai été pris de violentes douleurs et de vomissements qui m'ont laissé dans un grand état de faiblesse. Le médecin, appelé par mistress Kelmah, a diagnostiqué une intoxication intestinale mais sans pouvoir préciser quel mets avait pu causer son mal. Une médication énergique m'a remis sur pied deux heures après la mort du condamné. Je vais à présent parfaitement bien.

— Quel était votre menu?

— Fort simple quoique abondant, bœuf bouilli et sai-

gnant, pommes de terre à l'eau, œufs au bacon, marmelade d'oranges et thé, lunch anglais qui m'est servi tous les jours.

— Vous n'avez pas remarqué qu'un de ces plats eût un goût inattendu?

— Non. tout était comme toujours, très bon... sauf, peut-être ma dernière tasse de thé mais c'est sans importance.

Et comme le journaliste insistait, Kelmah, en souriant, déclara que Bob, son fils aîné était seul coupable du goût inattendu du thé paternel.

— Mes cinq fils sont élevés sévèrement. C'est pour leur bien. J'en veux faire de vrais gentlemen... mais ce sont malgré tout, des enfants et Bob, qui a dix ans et adore les bonbons, en a mis un dans ma tasse pour lui donner meilleur goût, selon lui. Espièglerie dont il fut puni, mais qui était sans importance au fond.

Bernay prit congé du bourreau qu'il ne s'était, certes, pas attendu trouver si profondément Anglais, ni si aimable et alla prendre congé de mistress Kelmah somnolant dans un fauteuil.

— C'est toi, Bob? demanda-t-il au garçonnet chargé de le reconduire jusqu'à la porte. Viens avec moi, je vais t'acheter des bonbons.

— Merci, sir, mais j'aime mieux pas. Ça ne m'a pas assez réussi l'autre fois, d'accepter des bonbons.

— Ah? fit Bernay qui avait sursauté bien qu'il ait pressenti la vérité. On t'a déjà donné des bonbons? Qui?

— Quelqu'un que je connais pas plus que je vous connais. Un Chinois qui m'a arrêté dans la rue pour me dire qu'il connaissait mon père et voulait me faire plaisir. Il m'a conduit chez le confiseur, j'ai mangé des gâteaux aux raisins secs et emporté un sac de bonbons. Et puis il a pris une pastille dans sa poche et me l'a donnée en me disant que si je l'offrais à père, celui-ci en la mangeant devinerait tout de suite qui me l'avait donnée. Ça m'a semblé extraordinaire et j'ai essayé de la donner à mon père, la pastille, et puis j'ai pensé que je serais peut-être grondé si je disais

que j'ai parlé dans la rue à un inconnu alors, pour voir quand même si père devinerait, j'ai mis la pastille dans la tasse de thé... Oh, là, là... ce que père était furieux... Il a dit que c'était incorrect et alors j'ai été puni et alors j'ai rien raconté. Voilà... Vous ne direz rien non plus, n'est-ce pas?... Croyez-vous que c'est la pastille qui a rendu père malade? J'ai tellement peur que oui!

— En tout cas, ton père va très bien, maintenant. Ne parle à personne de cette histoire, Bob...

— Oh, pas de danger!

Bernay donna au petit quelques pièces de monnaie et s'éloigna songeur, mais satisfait... Pour lui, plus de doute, un complice de Lo-Kant s'était arrangé de manière à empêcher le bourreau de remplir son sinistre office. Cela n'avait point servi car Betforr l'avait remplacé... et en était mort!

Bien des points demeuraient obscurs. Néanmoins le journaliste sentait qu'il était dans la bonne voie... L'ami ou « les » amis du bandit chinois avaient préféré Betforr à Kelmah...

Pourquoi?

Et pourquoi un mystérieux gentleman-cambrioleur avait-il esssayé de voler la corde de pendu?

« Ce que je pense est absurde, grogna Bernay marchant au hasard dans la rue... Mac' a raison, j'ai trop d'imagination et je bâtis un roman invraisemblable... que je n'oserais conter à personne. Et pourtant... tout s'enchaîne de ce que je pressens... Il me faut mettre à l'écart la disparition du sculpteur sur ivoire, probablement parti pour fuir ses créanciers. Il n'a aucun rapport avec l'affaire. Là, Mac' voit juste. Mais pour le reste, je flaire la vérité, toute folle qu'elle soit! Il me faut absolument obtenir de sir Arthur qu'il fasse examiner la corde de pendu...

Lorsqu'il se présenta chez sir Arthur, Ali lui répondit que son maître avait passé une très mauvaise nuit et que miss Cecilia était près de lui.

Bernay dut se résigner à remettre à plus tard son étrange requête et il se rendit au bureau de police.

Shitton était absent et Renorr, arraché aux douceurs de la sieste, était incapable d'écouter utilement le journaliste.

Mais Mac' arriva, triomphant et avant que Bernay se soit décidé à lui faire part de ses originales déductions, l'inspecteur principal déclara :

— Deux affaires classées, mon cher! Enquête concernant l'introuvable Si-Vao : le sculpteur chinois, fuyant ses créanciers et probablement fatigué de Lah-Baâ, son épouse, est parti avec des hommes qui vont défricher un coin de forêt sur la côte du Malabar. Les artistes sédentaires ont parfois de ces lubies, de ces désirs d'espace, de vie au grand air... J'ai trouvé le propriétaire du camion automobile acheté par un Chinois. Celui-ci et ses cinq compagnons sont désireux d'amasser un petit magot. Si-Vao les aurait connus le matin de l'exécution, devant la prison. Ils ont bavardé et Si-Vao, ayant fait ses confidences, a obtenu de partir avec eux dans la journée. Voilà le premier mystère éclairci.

— Compliments fit Bernay indifférent à la nouvelle destinée de l'artiste chinois. Et le cambriolage chez sir Arthur Barking?

— Eclairci, liquidé, terminé par... la mort du coupable! Eh oui, c'est même vous qui avez le premier découvert le cadavre de Betforr. Suivez-moi bien... Betforr apprenant que Kelmah a vendu la corde de pendu d'un condamné exécuté non par Kelmah mais par lui, est furieux car il doit avoir, lui aussi, trouvé acquéreur. On lui a même payé d'avance ce fétiche lugubre... La preuve? Les billets trouvés dans sa poche de smoking... Betforr, donc, essaye de dérober ce qui, après tout peut lui avoir paru être sa propriété personnelle. Il pénètre dans la pièce-musée de sir Arthur dont l'arrivée subite lui fait perdre la tête. Toujours armé ce qui est naturel pour un homme fréquentant les bouges de la ville, il tire et s'enfuit. Betforr tué, la justice perd ses droits. Et voilà, master Bernay...

Mac' avait son bon sourire des jours heureux. Le journaliste nullement convaincu, contempla un instant

le premier détective de l'Etat de Mysore puis demanda :

— Pourquoi a-t-on poignardé Betforr?

Mac' grimaça, se gratta le nez, indice, chez lui, de perplexité et avoua maussade :

— Je ne peux faire là dessus que des suppositions, mais ce damné bonhomme, après tout, était un malfaiteur et aurait pu être un meurtrier s'il avait été meilleur tireur alors... ne nous attristons pas trop de sa fin tragique.

— Je vous connais déjà très bien, master Mac' Hermonn, et je suis certain que cette conclusion ne vous satisfait pas. Le meurtrier de l'aide-bourreau doit être découvert, arrêté, puni... Y renoncez-vous?

— Non, mais sans indice, ce sera diablement difficile de le trouver, ce type-là. Naturellement je vais enquêter dans les lieux que fréquentait Betforr. Il jouait et perdait plus qu'il ne gagnait. Or les joueurs pauvres et malchanceux deviennent souvent des tricheurs. Betforr a dû tricher et son partenaire, furieux, se sera vengé en le poignardant. Il ne peut s'agir que d'une vengeance puisque le mort n'a pas été dépouillé de son argent. On pendra son assassin qui sera pincé tôt ou tard. Voilà de quoi vous fournir la matière de reportages vécus, mon cher...

— Je passerai cette information au rédacteur du *Mysore-Gazette* car moi je ne m'intéresse, pour le moment qu'à nos bourreaux officiels. Celui d'ici est un type étonnant, aimable, assez instruit et très fier d'être un fonctionnaire britannique. Je compte retourner le voir bientôt.

Mac' regardait Beray avec sympathie, mais aussi avec une certaine méfiance. Il devinait que le journaliste lui cachait bien des choses et refuserait de parler franchement. Aussi renonça-t-il à le questionner et se contenta-t-il de lui dire, non sans amertume :

— Vous êtes dans le clan Shitton-Renorr, hein? Trois... contre un, par conséquent car, de mon côté, je continue la partie... et le compte bien arriver le premier au but.

— Quel but? Je ne comprends pas. Vous êtes mystérieux, Mac'.

— Vous aussi, damné garçon. Allons, suivez votre idée, faites votre petite enquête personnelle mon bon... Il n'en sortira probablement qu'un invraisemblable roman policier. Moi je dois, par obligation professionnelle, ne m'appuyer que sur des faits précis, prouvés. Nous ne serons donc jamais des rivaux et j'espère bien que nous deviendrons vite des amis.

— Parbleu! Allons, Mac' bon courage... car il vous en faudra, ainsi que pas mal de patience pour mettre la main sur le meurtrier du bourreau Betforr.

CHAPITRE IV

UN VOLEUR ORIGINAL

Muni de toutes les autorisations nécessaires, Bernay put visiter la prison de Bangalore et étudier le règlement pénitentiaire de la province de Mysore.

Les lois du protectorat anglais étaient d'ailleurs les mêmes, aux Indes, que celles régissant, en Europe, les Iles britanniques. Les Anglais se montrent moins indulgents que nous en face du crime. Ils appliquent inexorablement la peine du talion aux meurtriers et n'admettent de circonstances atténuantes que dans un seul cas; celui de la légitime défense.

En Angleterre le crime dit « passionnel » n'inspire aucune pitié. Ce qui, convenons-en, fait sérieusement réfléchir les amoureux trahis ou abandonnés.

Le directeur de la prison de Bangalore, rappelant tout ceci à Bernay qui le remerciait de son aimable accueil, ajouta :

— Vos jurés, master Bernay, sont trop sensibles à l'éloquence des avocats et acquittent bien souvent les meurtriers. C'est une faute, croyez-moi... car pour rendre sages les fous et les malfaiteurs il n'y a encore que la peur du gendarme et l'effroi d'un possible châtiment. Qui a tué mérite la mort, voilà la vraie et bonne

justice et je suis de l'avis de ce charmant écrivain français, Alphonse Karr, trop oublié de nos contemporains. Karr, répondant à un de vos confrères, jadis, déclara :

« Bien entendu je suis contre la peine de mort... mais que messieurs les assassins commencent! »

Bernay félicita le fonctionnaire de sa parfaite connaissance de nos littérateurs et parla de la dernière exécution.

Cet exemple venait à l'appui des paroles du directeur car Lo-Kant assura-t-il, méritait d'être pendu au moins deux fois.

— Ne soyez pas trop implacable, fit le journaliste en souriant. Une fois suffit quand c'est la bonne. A propos, est-ce dans les règles habituelles que le bourreau tire profit de la corde de son pendu?

— Ce privilège de disposer des effets et objets d'un criminel exécuté date de plusieurs siècles et existe encore, dans beaucoup de pays. Monsieur de Londres comme votre Monsieur de Paris, se feraient scrupule d'en user, mais ici on ferme les yeux sur bien des choses et je laisse l'exécuteur profiter de ce droit concernant la corde qu'il passe lui-même autour du cou du supplicié. Kelmah, je le sais, avait promis ce... fétiche... à sir Balking, un original plus qu'un homme vraiment superstitieux, du reste... et qui doit être ravi de posséder ce sinistre porte-bonheur. Bah, cela ne fait de tort à personne et permettra à Kelmah d'offrir à sa femme et à ses enfants quelques cadeaux.

— A part sir Arthur, auquel, entre nous, ce fétiche n'a guère porté chance, voyez-vous dans Bangalore un autre original également fortuné et désireux de posséder une corde de pendu?

— Ma foi non. Nos négociants hindous ont d'autres superstitions et notre colonie européenne ne possède aucun collectionneur de ce genre. Seul sir Arthur manifeste depuis quelques semaines un intérêt réel pour tout objet représentant un fétiche. Sans doute la corde de pendu sera-t-elle exposée dans une des vitrines de

son petit musée? Que voulez-vous chacun a ses manies, ses « toquades ».

Il était certain que le fonctionnaire se désintéressait totalement de la récente acquisition de sir Balking, Bernay n'insista pas et prit congé de l'aimable directeur qui l'avait assuré que la santé du blessé s'était améliorée depuis ces deux derniers jours.

La police, acceptant les conclusions de Mac', avait déclaré close l'enquête concernant la tentative de cambriolage à Balking-Cottage. Cecilia, du reste, obéissant à son oncle, s'était refusée à porter plainte contre le gentleman-cambrioleur.

— Oh, miss, tout procès serait inutile car le coupable a été poignardé.

— Le châtiment est disproportionné, Mac' Hermonn, car la blessure dont souffre mon oncle n'est cependant pas inquiétante. Mais il est surprenant que Betforr soit subitement devenu voleur. Décidément, il faudrait se méfier de tout le monde.

Et Cecilia, prenant congé de l'inspecteur principal, était bien résolue à ne plus parler de cette affaire.

Des pensées plus riantes l'absorbaient.

Si le lieutenant John Retty était follement épris d'elle la jeune fille était bien près de répondre à cet amour. L'officier en était digne, d'ailleurs. D'excellente famille, mais cadet n'héritant ni du titre ni de la fortune de son père, il n'avait comme dot que ses brillants états de service à l'armée, sa belle prestance et son beau visage. C'était suffisant pour séduire le cœur d'une enfant sans autre parent qu'un oncle très bon, certes, mais incapable de se vouer uniquement à l'orpheline.

Original, excentrique même, joueur passionné, sir Arthur restait peu chez lui et avait de nombreux amis. Il laissait à Cecilia toute sa liberté mais elle devait respecter la sienne et, la plupart du temps, elle souffrait de sa solitude.

John Retty, délicat, spirituel et tendre ne devait avoir aucun mal à faire la conquête de la jeune miss. La blessure de sir Arthur fut prétexte à des visites quotidiennes qui ne trompèrent pas cet oncle indulgent.

— Je crois, darling, que cette fois vous ne me demanderez pas de répondre non si Retty sollicite votre main. Ne rougissez pas ainsi, Cecilia, je désire votre bonheur et ce garçon a toute ma sympathie. Quand il va venir, je vous autorise même à le recevoir seule. Il faut bien passer quelque chose aux amoureux et je vais assez bien, aujourd'hui, pour me passer d'infirmière.

Ceci avait lieu cinq jours après l'anniversaire de Cecilia.

La jeune fille, ravie de pouvoir bavarder sans témoin avec son flirt, l'attendit donc dans le jardin où tous deux s'attardèrent un peu trop car la nuit tomba sans qu'ils s'en soient aperçus.

Quand on parle amour, le temps passe si vite!

Car ils venaient de se fiancer et, assis sur un banc, derrière un buisson ils écoutaient à présent, silencieusement, le battement de leurs cœurs...

Un serviteur hindou, ouvrant les fenêtres pour laisser pénétrer la bienfaisante fraîcheur nocturne, les arracha à leur rêve si tendre.

— Oh, John, il est très tard... Mon oncle m'attend pour dîner, il faut nous dire au revoir, mon ami.

— Hélas oui... Au revoir, mon aimée, et... à bientôt, à toujours!

Elle le regarda s'éloigner, disparaître dans la nuit et resta encore quelques minutes sur ce banc rustique, témoin de leurs premiers aveux, de leurs serments...

Elle allait enfin regagner la maison lorsqu'elle entendit marcher avec précaution dans le jardin. Tous les domestiques étaient au cottage et Cecilia, qui ignorait la peur, se garda bien de bouger afin de surprendre ce tardif et mystérieux visiteur.

Une silhouette longeait maintenant le mur du rez-de-chaussée. Cecilia, de sa place, ne distingua que sa taille peu élevée et le vêtement qui la vêtait, une sorte de vaste tunique sombre se confondant presque avec la nuit venue.

Cette silhouette s'immobilisa devant la fenêtre ouverte du musée. Cecilia, alors, traversa la pelouse pour étouffer le bruit de ses pas et, gagnant la maison, ouvrit

silencieusement la porte de cette pièce plongée dans une totale obscurité. Elle avait pris dans le vestibule un fusil qu'elle savait chargé et, excellente tireuse, était résolue à viser aux jambes cet intrus venant, sans doute possible, pour dérober quelque objet précieux.

En effet... la silhouette sombre, homme de taille au-dessous de la moyenne, avait facilement escaladé le mur bas et emjambait à présent le balcon garni de fleurs.

La jeune fille, prête à tirer, se tenait contre la porte entr'ouverte. Elle vit la silhouette se diriger sans hésiter vers le meuble de gauche et essayer d'ouvrir le tiroir du haut. Comme ce tiroir était fermé à clef, le mystérieux personnage essaya de forcer la serrure avec un outil et Cecilia, en droit maintenant, de tirer, braqua son arme vers lui. Mais le bois du fusil heurta la porte et le voleur qui avait enfin réussi à ouvrir le tiroir, étouffa un cri et, rapidement, prit la fuite par la fenêtre...

« Allons, bon, murmura la jeune fille, j'ai raté mon gibier... »

Elle appuya sur le bouton électrique et courut au meuble fracturé... Le tiroir forcé ne renfermait que la corde de pendu cause, déjà, de l'attentat qui avait failli coûter la vie à sir Arthur.

Pour éviter une émotion inutile à son oncle elle décida de passer sous silence cette nouvelle tentative de cambriolage et, examinant la serrure brisée, resta un long moment plongée dans ses pensées...

— Ali, dit sir Arthur qui avait pu se lever et était descendu en robe de chambre, dans la salle à manger, vois donc où est miss Cecilia et rappelle-lui l'heure. Je me sens, ce soir, très bon appétit et je désire souper au plus tôt.

Ali trouva la jeune fille dans sa chambre. Elle avait changé de robe et, ravissante dans sa toilette du soir, courut s'excuser auprès de son oncle, de ce petit retard.

— Je rêvais... à mon futur mariage... Oncle Arthur, demain John viendra vous dire que nous nous aimons.

— C'est parfait, darling. Je suis très heureux pour vous. Si je suis resté célibataire je n'en pense pas moins que la vie à deux est une sorte d'avant-goût du paradis... quand l'amour est de la fête, bien entendu... Tu peux servir, Ali... Je ne suis pas amoureux, moi, et j'ai une faim de renard.

.. ..

Le lendemain le visiteur qui se présenta le premier fut Léon Bernay.

Après avoir pris des nouvelles du convalescent et constaté que sir Arthur avait retrouvé son habituelle gaieté, il lui dit :

— Voulez-vous me permettre de contempler de près cette fameuse corde qui a envoyé Lo-Kant en enfer? Vous le savez, milord, je fais une enquête sur les bourreaux et leurs instruments d'exécution m'intéressent au plus haut point. Je compte dessiner d'après le modèle ce sinistre nœud coulant qui, chez vous, remplace notre encombrante guillotine, ce qui est heureux pour un collectionneur comme vous car je ne vous vois pas marchandant la « Veuve » et son panier à son.

— Je ne désespère pas d'en obtenir une, fût-elle hors d'usage, riposta l'original Anglais. Je serais alors le seul possédant une telle pièce de musée... Ma nièce va vous conduire dans la pièce aux curiosités. Cecilia, vous entendez? Oh, mais... vous êtes toute pâle, darling... qu'avez-vous?

— Rien, oncle Arthur du moins rien autre qu'un petit frisson en vous entendant tous deux évoquer la guillotine comme s'il s'agissait du plus innocent des meubles d'apparat. Votre conversation macabre m'a un peu impressionnée, je l'avoue, mais c'est passé.

— Alors voici la clef du tiroir, mon enfant. Bernay ne vous obligera pas à toucher la corde de pendu et vous ne serez pas forcée de lui tenir compagnie pendant qu'il prendra son croquis... Ma nièce est fiancée, master Bernay, et ses pensées doivent rester sereines, riantes... afin qu'elle puisse accueillir John Retty avec

un radieux sourire Ne la retenez donc pas près de ce dramatique nœud coulant.

Guidé par Cecilia dont le trouble cachait autre chose Bernay pénétra dans le musée. Elle ouvrit le store préservant la pièce du soleil déjà brûlant puis alla au meuble fracturé la veille.

— Donnez-moi cette clef, miss... Je m'en voudrais de vous infliger une nouvelle émotion.

— Oh, n'exagérons pas ma sensibilité, riposta-t elle en se forçant à la gaieté. Cette fermeture est compliquée et... Oh, mais... voyez donc... On a fait une pesée sur la serrure... et... Oh, aurait-on, cette nuit, réussi à pénétrer ici?

Bernay, après un juron énergique prouvant sa vive contrariété ouvrit le tiroir..

Il était vide

— Que va dire mon oncle si fier de sa dernière acquisition? Pourvu qu'on n'aie pas dérobé les armes égyptiennes auxquelles il tient tant.

Elle examina longuement les vitrines et les panoplies. Rien ne manquait...

— Voilà un voleur original... Qu'en pensez-vous?

— Moi? Rien, miss, rien ou plutôt beaucoup de choses sans doute absurdes... Nous avons probablement affaire à un individu superstitieux qui a voulu posséder ce porte-bonheur aussi rare que renommé. Il faudrait, je crois, téléphoner à la police.

— Je vais, avant, prévenir mon oncle. Voulez-vous vous charger d'avertir l'inspecteur principal Mac' Hermonn? Nous avions renoncé à porter plainte lors du dernier essai de cambriolage mais à présent je pense qu'il faut exiger une enquête.

— C'est certain miss... Je vous demanderai de fermer cette pièce à clef et d'en interdire l'entrée à vos serviteurs tant que la police n'aura pas examiné le tapis et les meubles sur lesquels le voleur a pu laisser des empreintes.

Cecilia ferma à clef la porte du musée et promit de donner les ordres formels. Puis regardant son interlocuteur elle s'étonna qu'il fût si grave, si soucieux.

— Je ne crois pas qu'il faille s'inquiéter, dit-elle. Le voleur a ce qu'il désirait et ne reviendra pas. Mais il y a eu effraction et mon oncle est le chef de la police de Bangalore ce qui nous oblige à faire rechercher le coupable. Voilà le seul motif qui me fait réclamer Mac' Hermonn.

Il la félicita de son sang-froid et de ce qu'il appela son courage, mais garda pour lui son étonnement de trouver la jeune fille si peu troublée devant un fait inquiétant alors qu'elle s'était avouée fort impressionnée, quelques minutes avant, par une simple conversation.

« Les femmes sont des êtres incompréhensibles, se dit-il. Elles sont effrayées sans raison et demeurent calmes lorsqu'un motif de trembler se présente vraiment.

Puis il alla téléphoner dans le fumoir.

— Allo, allo... Quoi?... Oui, c'est moi, Mac'... Vous dites?... La corde de pendu volée?... Mais alors l'autre soir, ce n'était donc pas Betforr qui s'était introduit dans la pièce?... Allo, allo? Oui, j'arrive... Qu'on ne touche à rien, surtout!... Dites donc, Bernay... vous n'alertez pas votre équipe? Eh oui, Renorr et Shitton?... Allo?... Merci... Très honoré, cher ami... L'affaire est des plus mystérieuses et vous paraît inquiétante?... Toujours votre imagination, master Bernay!... Voilà du moins un nouvel épisode pour votre futur roman. Moi je ne vois là-dedans qu'un vol stupide et... un voleur original!

CHAPITRE V

KIDNAPPÉ!

Le cambriolage de Balking-Cottage fut pour tout Bangalore un sujet d'étonnement, mais non de frayeur.

Quelques fonctionnaires mirent sur le compte d'une plaisanterie amicale ce vol d'un bout de corde orné d'un nœud coulant. Le gouverneur Helveyton, lui peu

indulgent pour les fantaisies de son chef de police, déclara espérer que l'aventure corrigerait sir Arthur de sa passion pour d'aussi sinistres fétiches et lord Gunter rit franchement en pensant au désappointement de ce trop original collectionneur.

Mac' Hermonn, secondé par deux inspecteurs spécialisés, n'en fit pas moins une sérieuse enquête dans la pièce cambriolée. Il y avait eu vol avec effraction et aucun gentleman n'eût, même pour plaisanter, forcé la serrure d'un meuble. Il fallait donc découvrir le coupable.

Hélas, celui-ci n'avait laissé aucune marque de pas sur l'épais tapis Persan. On ne put relever aucune empreinte digitale sur le bois lisse du meuble.

— Rien, avoua Mac' déconfit, rien autre que les traces laissées par Bernay et par miss Cecilia qui, tous deux, ont marché dans cette pièce et touché au tiroir. L'homme avait sûrement des gants et prit soin de venir pieds nus. Il a sans doute marché assez légèrement, sur la pointe des pieds... Est-ce un indigène? Pourquoi pas?...

Il confia à Bernay qu'il honorait de plus en plus d'une réelle amitié :

« J'en reviens à mon raisonnement concernant l'argent trouvé dans la poche de Betforr assassiné... Il y a à Bangalore, un amateur de corde de pendu, un second original aussi riche, sans doute que sir Arthur et désireux de posséder ce porte-bonheur. Ayant échoué avec Betforr, il aura promis une grosse récompense à celui qui lui procurera la corde fatale. De là ce vol qui, sans cette raison, serait complètement idiot. Il me reste donc à découvrir le nom de cet amateur de fétiches. Comme le moyen employé pour le satisfaire est des plus illégaux, cet homme se gardera bien de se faire connaître, ce qui nous promet de grosses difficultés. Mais ce cambriolage doit être puni! Il le sera...

Ordre fut donné aux agents de visiter les cercles de jeu, de suivre discrètement tous ceux qui, dans la ville, passaient pour superstitieux ou excentriques.

Mac' rendit personnellement visite aux riches négo-

ciants qui, tous, se souciaient peu de posséder une corde de pendu.

Roberry, ami personnel de sir Arthur et son habituel partenaire au bridge, reçut amicalement l'inspecteur principal et lui conseilla d'interroger le bourreau officiel qui, lui, devait connaître ceux qui désiraient avoir un bout de corde de pendu.

— Excellente idée, master Roberry. Comment n'y ai-je pas pensé tout seul? Il est vrai que je suis débordé par ces événements inexplicables. Le meurtrier de Betforr court encore... et la femme du Chinois Si-Vao, prsuadée que son mari n'a pu l'abandonner, exige une enquête. On croyait pourtant pourvoir respirer en paix à présent que Lo-Kant dort son dernier sommeil dans la fosse des exécutés!

Revenant à son bureau, il chargea Renorr de l'affaire Si-Vao.

— Retrouvez ce Chinois, mort ou vif! Prenez une auto et filez d'abord dans la forêt. Le premier bûcheron venu vous indiquera le campement des nouveaux arrivés. Si notre sculpteur sur ivoire n'est pas là, on enquêtera dans les bas quartiers de Bangalore. La femme de cet artiste mène grand bruit au quartier chinois et ses compatriotes murmurent que la police anglaise refuse de les protéger. Prouvons-leur que, pour nous, tous les hommes sont égaux en droit, quelle que soit leur race et la couleur de leur épiderme.

Renorr, enchanté de faire ses preuves, promit de réussir et Mac', allégé de ce souci, se fit conduire en voiture chez Kelmah.

Il y trouva Bernay traité en familier du logis par le bourreau qui évoquait pour lui ses souvenirs professionnels.

— Continuez, lui dit Mac' acceptant le siège que lui offrait la maîtresse de maison. Je venais bavarder un peu avec vous, en passant, mais le récit de vos exécutions m'intéressera beaucoup.

Et Kelmah, très fier d'avoir chez lui un reporter français et l'inspecteur principal Mac'Hermonn, parla des

deux condamnés à mort pendus deux mois avant Lo-Kant.

— Des bandits Mongols obligés de fuir leur pays et continuant aux Indes leurs criminels exploits, Messieurs. Ils attaquaient, la nuit, les pauvres maisons des « Parias » qui vivent, hors des villes, du produit de leur sol. Le butin était assez maigre car ces Hindous n'économisent que le bénéfice de la vente de leur bétail, aussi les Mongols opéraient presque toutes les nuits. Quand on réussit enfin à les arrêter, ils avaient à leur actif la mort de six Hindous qui avaient tenté de défendre leur bien. Condamné à être pendus, ils se révélèrent le matin de l'exécution d'une lâcheté qui ne me facilita pas ma tâche...

— Mon cher Kelmah, interrompit Mac', avez-vous, après l'exécution des deux Mongols, eu la même chance que dernièrement lorsque vous avez vendu un si bon prix à sir Balking la corde de pendu du bandit Chinois?

Mac', on le voit, sautait sur l'occasion qu'on lui offrait de connaître ceux qui désiraient ce populaire porte-bonheur.

— Oh! non, inspecteur, malheureusement. J'avais, à tout hasard, coupé une de ces cordes pour en céder quelques bouts à ceux qui me le demanderaient, mais il n'y a vraiment que notre chef de police pour avoir l'idée d'acquérir un tel fétiche. Mes bouts de corde me sont restés pour compte, comme on dit dans le commerce.

Et, riant de sa plaisanterie, il remplit les verres de ses deux visiteurs.

— Intéressant, hein, Mac'? lança Bernay. Sir Arthur est le seul original de la province de Mysore. Les femmes, évidemment, préfèrent les bijoux, comme porte-bonheur, et les hommes sont rarement superstitieux. Seul un collectionneur excentrique peut avoir l'idée de posséder une corde de pendu.

— Alors d'où venait l'argent trouvé sur Betforr et pourquoi a-t-on forcé la serrure du meuble renfermant l'instrument de supplice du bandit chinois? riposta

Mac' déçu et ne cachant pas sa déception. Il faut en sortir, que diable! Le cambrioleur, la première fois, a tiré sans hésiter sur sir Arthur; par conséquent il risquait, en étant pris, d'user pour son propre usage cette damnée corde et on ne s'expose pas à la pendaison sans un motif suffisant. Je flaire là-dessous une histoire plus sérieuse que je l'ai d'abord soupçonné.

— Attention, Mac', vous tombez dans mon travers en faisant du roman, railla Bernay, et vous vous montrez subitement trop imaginatif, mon bon... Un détective doit seulement raisonner et s'appuyer sur la logique et sur de sérieuses preuves. C'est vous-même qui me l'avez affirmé.

— Trêve de plaisanteries, mon cher garçon... Je n'ai pas envie de rire, moi... La colonie Anglaise ne se sentira plus en sécurité si l'on peut impunément s'introduire dans les maisons, forcer les serrures et emporter même une épingle. Son Excellence le Gouverneur m'a fait dire qu'il voulait voir le cambrioleur condamné et il n'admettra pas un échec... Il exige aussi, naturellement, que le meurtrier de Betforr soit arrêté. Et pas un indice, pas la moindre piste à suivre!

Les deux hommes oubliaient à présent leur hôte qui, désirant se mêler à leur conversation, prit la parole.

Selon lui Betforr ne fréquentait aucun Européen et se contentait de la compagnie de modestes Hindous et des Chinois habitués aux fumeries d'opium clandestines.

La police connaissait l'existence de ces fumeries, mais fermait les yeux lorsque seuls les Orientaux en étaient les fidèles clients. Il fallait bien tolérer ce qui, chez cette race, est un besoin impérieux. Mais tout trafic de drogue à des Blancs eût été impitoyablement réprimé.

Betforr, d'ailleurs, habitué de ces lieux, ne fumait pas l'opium mais trouvait là des partenaires aux cartes dont il avait facilement raison. Il perdait dans les cabarets ce qu'il gagnait aux Chinois que la drogue rendait momentanément indifférents aux pertes d'argent.

Selon le bourreau de Bangalore, Betforr avait dû gagner ainsi les billets trouvés sur son cadavre.

— Billets que le meurtrier a dédaignés, rappela Bernay. Bref, nous avons un criminel désintéressé et un cambrioleur qui préfère une simple corde à des armes de prix. Etranges malfaiteurs! Cette bande a pourtant un but, nom de nom...

Mac' sursauta au mot « bande » et affirma que les deux affaires n'avaient aucun rapport entre elles.

— Je le regrette car ce serait peut-être plus simple. En tout cas, Kelmah, si on a tué Betforr pour venger la mort de Lo-Kant comme le croit Bernay, vous êtes tombé malade fort à propos. Le hasard vous a protégé.

— Oh! le hasard... grogna le journaliste... Partons, Mac', il se fait tard et nous avons à causer... A demain, Kelmah... et merci pour votre intéressant récit. Dans quelques semaines je vous apporterai un journal de Paris qui parlera de vous et publiera votre photo.

— J'en serai très honoré et vous suis reconnaissant de vous intéresser à moi, master Bernay. Si cela ne vous faisait rien, voudriez-vous, dans votre article, me désigner aussi sous l'appellation de « Monsieur de Bangalore »? Je sais que, chez vous, le bourreau porte le titre de Monsieur de Paris, alors...

— Entendu, Kelmah. Vous méritez bien cette consécration, mon bon. Vous venez? Mac'.

Dans la rue, le journaliste lui conta la cause du subit malaise du bourreau en chef puis il conclut non sans malice :

— Autre enquête pour vous... Chercher le Chinois qui a réussi à éliminer Kelmah et désirait que l'exécution fut confiée à Betforr. Vous aurez également à découvrir pourquoi... Décidément, mon pauvre ami, la fonction d'inspecteur principal de Bangalore n'est pas ce qu'on appelle une sinécure.

Une effroyable nouvelle attendait l'infortuné Ecossais au bureau de police où il trouva Roberry livide et affolé.

— Jo, mon petit Georges, mon plus jeune enfant a

disparu! Sa gouvernante l'avait conduit hors du centre. Des Chinois l'ont brusquement entourée, frappée dans un endroit désert... Elle s'est presque évanouie et lorsqu'elle est revenue à elle, mon fils avait disparu

— Courage, master Roberry... Je vais avec vous, il faut que j'interroge cette femme.

La gouvernante, une Anglaise très dévouée à ses maîtres, avait quarante-cinq ans. C'est elle qui avait élevé les trois fils de Mrs Roberry et elle les adorait.

— Je ne peux pas affirmer que ces individus étaient tous quatre des Chinois, mais ils étaient vêtus comme eux. Ils étaient coiffés de casques coloniaux dont la visière cachait leur visage. Ils ne m'ont pas dit une parole et se sont rués sur moi avant que j'aie pu me méfier d'eux. Jo jouait au ballon à quelques mètres de moi. J'ai cru qu'on voulait me voler mon sac à main mais on m'a sauvagement frappée à coups de poings, à coups de pieds et j'ai perdu connaissance. Je crois que je reconnaîtrais un de ces misérables qui, lui, était sûrement Chinois.

Elle portait sur le visage la trace des coups reçus et se plaignait de vives douleurs par tout le corps.

— Mon enfant, mon petit Jo, sanglota Roberry, rendez-le-moi! Que va-t-on faire de lui? Ces misérables me le tueront.

Son désespoir était affreux. La gouvernante qui, elle, réussissait à maîtriser son profond chagrin, souffrait presque autant que la mère. Roberry, révolté contre le destin qui le frappait dans ce qu'il avait de plus cher au monde, un de ses enfants, cria à l'inspecteur :

— Qu'allez-vous faire, Mac'Hermonn? Qui soupçonnez-vous? La police a crié victoire quand elle a arrêté Lo-Kant qui, lui, n'avait pourtant jamais osé s'attaquer à la colonie européenne. Celui qui a enlevé mon enfant n'en restera pas là et toutes les familles riches de Bangalore sont menacées... Pour moi, le motif de ce rapt odieux, c'est la rançon qui me sera demandée.

Ces derniers mots frappèrent l'esprit de la mère.

— Une rançon? Mais alors on ne fera pas de mal à notre fils! Ah! mon Dieu, si vous pouviez deviner

juste, mon ami! Car nous paierons, dût-on nous demander jusqu'à notre dernier shilling.

— Je crois, en effet, mistress Roberry que nous avons affaire à des bandits rançonnant les familles fortunées. Cela seul explique l'enlèvement du petit Georges. Ne désespérez pas, votre enfant ne court aucun danger et sera bien traité par ses geôliers. Nous, nous allons leur tendre un piège qu'ils ne pourront pas éviter car, master Roberry, je compte sur votre appui pour réussir... Venez me voir dès que vous aurez reçu la lettre fixant le chiffre de la rançon et l'endroit où l'argent doit être déposé.

La mère protesta. Elle craignait la vengeance des misérables s'ils savaient la police alertée et elle ne désirait, elle, que sauver son fils. Roberry, malgré ses angoisses paternelles, comprenait son devoir et il promit à Mac' de le tenir au courant.

Le soir même tout le quartier indigène fut visité. Shitton dirigea les perquisitions chez les Chinois et sur les accusations de Lah-Baâ, la femme du mystérieux Si-Vao, se décida à arrêter Ki-Bho, un vieux Chinois tenant une boutique d'antiquités orientales, mais depuis longtemps soupçonné, sans preuves certaines, de faire la vente clandestine de l'opium.

CHAPITRE VI

BERNAY, DÉTECTIVE AMATEUR

Le journaliste français n'apprit que le lendemain le rapt du petit Roberry et l'activité des agents de Mac'-Hermonn. Il avait dîné chez Kelmah et y avait passé la soirée. Mac', lorsqu'il se présenta à son hôtel, dut attendre qu'il fût sorti du bain et habillé pour pouvoir lui parler.

— Vous avez eu tort, mon bon, de ne pas accompagner votre ami Shitton, hier soir. Vous voilà privé d'un reportage pris sur le vif.

Très affecté de la disparition du petit Roberry, Bernay accepta mal les railleries de Mac' et riposta :

— J'espère que ce n'est pas simplement pour me dire ça que vous êtes venu me voir? Vous devez avoir à faire des choses infiniment plus utiles car enfin vous êtes le vrai chef de police, ici, et les crimes se succèdent à Bangalore avec une rapidité effrayante.

Mac' répondit qu'il ferait son devoir, tout son devoir, et ne perdait pas une minute puisqu'il avait déjà été reçu, ce matin, par le gouverneur.

— C'est lui qui m'a chargé de venir vous chercher. Oui, son Excellence désire vous voir le plus vite possible et puisque vous voilà enfin prêt, Berney, je vous emmène.

— Ça va, je vous suis, mais que peut bien me vouloir lord Helveyton? Je me suis présenté à son palais à mon arrivée ici comme je devais le faire et pendant cette courte entrevue, il n'a pas marqué un intérêt bien vif pour ma modeste personnalité.

Un quart d'heure après les deux hommes étaient introduits, dès leur arrivée dans le somptueux bureau où le gouverneur, extrêmement nerveux, ne laissa même pas le journaliste lui exprimer sa surprise et sa reconnaissance de l'honneur inattendu qui lui était fait.

— Master Bernay, je désire que vous secondiez Mac'-Hermonn dans ses enquêtes concernant les regrettables événements de ces derniers jours. Vous ne pouvez pas refuser puisqu'il s'agit de la sécurité des honnêtes citoyens de cette province.

— Mon dévouement est tout acquis à vos administrés, Excellence, mais je suis incapable de...

— Pas de fausse modestie ! Mac' m'a longuement parlé de vous. Il est plus fin que vous ne le croyez et il a deviné que vous lui cachiez quelques-unes de vos déductions. Votre devoir est à présent de parler franchement, de ne rien lui dissimuler de ce que vous avez pu écouvrir.

— Votre Excellence me croit-elle capable de dissimuler à la police des faits pouvant la mettre sur la bonne voie? Ce serait de ma part une faute grave et

ma conscience me reprocherait un silence qui, dans le cas présent, serait presque une coupable complicité. Je ne sais rien, je n'ai rien découvert concernant le meurtre du bourreau Betforr, les deux cambriolages de Balking-Cottage et la disparition de Si-Yao. Quant au rapt du petit Jo Roberry, je l'ignorais avant que Mac' m'en eût parlé, il y a de cela une demi-heure. Le seul fait précis découvert par moi et concernant le malaise étrange de Kelmah la veille de l'exécution, je l'ai confié à Mac'Hermonn lui laissant toute liberté d'en tirer les conclusions qui lui sembleront les bonnes.

Le gouverneur, un peu plus calme, avait offert des sièges aux deux visiteurs et après avoir consulté Mac' du regard, expliqua à Bernay, fort surpris :

— L'inspecteur principal, Mac'Hermonn, vous a accusé de trop d'imagination car, selon lui, vous auriez échafaudé sur ces inexplicables événements, une sorte de roman policier dont il s'est d'abord méfié. Il ne m'a pas caché, vous le voyez, son opinion à ce sujet. Moi, moins incrédule en ce qui concerne les auteurs du scénario policier et les reporters, je vous fais entièrement confiance et Mac' partage à présent mon jugement sur vous. J'ai lu les œuvres de bien des auteurs et Edgar Poë, entre autre, aurait fait, selon moi, un remarquable détective. Or les drames qui angoissent Bangalore sont des plus mystérieux et semblent incompréhensibles. Il y a là-dessous une énigme que Mac'Hermonn s'avoue incapable de déchiffrer seul. Aidez-le guidez-le, master Bernay, je suis certain qu'à vous deux vous réussirez.

Flatté, au fond, de cette demande, le journaliste sourit et, daigna enfin répondre franchement.

Oui il avait flairé, dès le début, une affaire sensationnelle, car pour lui tout ce qui venait de se passer « se tenait » ! Il ne faisait exception que pour la disparition du sculpteur Chinois tué ou en fuite. Le reste, vol de la corde de pendu, meurtre de Betforr, tentative d'empoisonnement du bourreau Kelmah, rapt du petit Jo, était l'œuvre d'une bande admirablement or-

ganisée. Quel en était le chef? Pour le découvrir il fallait enquêter sur les habituelles fréquentations des deux bourreaux de Bangalore.

— Vous avez carte blanche, Bernay, et Mac' a l'ordre de vous obéir en tout. Ne pouvez-vous nous confier vos secrètes pensées concernant, non pas le rapt de Jo Roberry, forfait explicable par l'espoir d'une grosse rançon, mais le vol de la corde de pendu et l'assassinat de celui qui exécuta Lo-Kant?

— Monsieur le Gouverneur, si crédule que vous désiriez vous montrer à mon égard, je crains fort de mettre votre crédulité à dure épreuve si je dis ce que j'ai échafaudé, sans la moindre preuve, en ce qui concerne ces histoires effarantes. Aussi je vous prie de ne pas insister. J'hésite moi-même à ajouter foi à ce roman qui, pourtant, me hante comme une évidente vérité. Faites-moi la grâce de ne point m'interroger davantage et je vous promets, en revanche, de faire l'impossible pour obtenir des preuves indiscutables confirmant ce que je crois deviner.

— Soit, agissez comme il vous plaira. Mac'Hermonn, vos hommes devront obéir à master Bernay comme à moi-même. Voici du reste un papier signé de ma main et l'autorisant à tout ce qu'il jugera utile de faire. Messieurs, je n'ai plus qu'à vous dire un seul mot : Réussissez !

Quand les deux amis furent sortis, Mac', prenant familièrement le bras de Bernay, marmotta :

— Alors tout se tient, croyez-vous? C'est, après tout, possible. Mais pourquoi ces bandits ont-ils risqué de se faire prendre pour voler une simple corde de pendu? J'avoue que cela me dépasse.

— Oui, vieux Mac', tout se tient, je le sens, j'en jurerais... tout, sauf probablement l'affaire Si-Vao. A propos on n'a rien découvert concernant l'époux de la désolée Mme Lah-Baâ? Car je suis sur le point de changer d'idée là-dessus.

— C'est Renorr qui est chargé de cette enquête. Il doit en ce moment explorer la forêt de la côte et interroger les hommes qui y travaillent. Cette région a des

scieries très bien installées et d'importantes équipes d'ouvriers.

— Oui! Et vous n'êtes pas étonné que Si-Vao, artiste sculpteur aux mains expertes mais peu habituées à manier une lourde hache ou une redoutable scie, ait choisi un tel métier ? Il aurait trouvé à Madras ou à Pondichéry un travail plus en rapport avec ses capacités... Enfin, que nous importe? Laissons Renorr déchiffrer ce rébus et occupons-nous du nôtre. Pour commencer, Mac', on va s'asseoir dans la salle du restaurant *Spring* et se faire servir un copieux repas.

— A vos ordres, chef, riposta Mac' en riant. On travaille mieux avec l'estomac satisfait.

Ils firent honneur au breakfast, burent un excellent café et réclamèrent l'addition. Mac' régla la note et se tournant vers son nouveau collègue, demanda :

— Et maintenant? Oh! tant que Roberry n'aura pas reçu de nouvelles des ravisseurs du petit Jo, on pataugera forcément mais en attendant on pourrait questionner de nouveau Kelmah. Qu'en pensez-vous?

— Le bourreau ne sait rien et nous avons une chose importante à faire, le plus tôt possible c'est-à-dire immédiatement, Mac'!

— Je vous écoute. Que décidez-vous?

Alors, détachant chaque mot comme pour mieux les faire entrer dans le cerveau de l'Ecossais, Léon Bernay répondit :

— Faire exhumer le corps du supplicié Lo-Kant, mon bon ami. J'y pense depuis le soir de l'anniversaire de miss Cecilia.

Effaré, Mac' jeta sur le Français un regard inquiet. Etait-ce une plaisanterie ou un désir de fou!

— Mais... mais voyons... cela ne peut mener à rien...

— Ne devez-vous pas m'obéir, mon cher inspecteur principal? L'enquête n'aura vraiment commencé utilement que lorsque nous aurons contemplé la dépouille mortuaire du bandit chinois.

Et Mac', forcé de s'incliner, n'obtint pas un mot de plus pour le moment!

Le cimetière de Bangalore est immense et nettement séparé en deux parties. L'emplacement réservé aux tombes européennes est un admirable jardin où les fleurs répandent le plus doux des parfums. Les monuments funèbres y gagnent de paraître moins lugubres et attirent même les voyageurs de passage, tant ils sont remarquables.

Le cimetière des indigènes, en revanche, ne bénéficie que de l'ombrage d'arbres immenses et de plantes poussées librement et envahissant les allées.

Shitton, réquisitionné ainsi qu'une vingtaine d'agents, fut chargé d'organiser un service d'ordre défendant l'entrée du lieu de repos.

— C'est là, fit le gardien du lieu, indiquant d'un geste un endroit écarté reconnaissable à la terre fraîchement remuée.

— Alors, allez-y, fit Bernay sans daigner remarquer les sourires narquois des policiers et le peu d'enthousiasme manifesté par les fossoyeurs chargés de cette macabre besogne.

— Si coupable qu'il ait été, grogna l'un d'eux, Lo-Kant méritait pourtant bien, une fois pendu, de dormir en paix dans sa tombe.

Shitton confia tout bas à Mac'Hermonn :

— Le gouverneur a eu une fâcheuse inspiration en chargeant le reporter français de diriger l'enquête. Nous sommes en pleine fantaisie, et tout ce qu'on obtiendra c'est de fournir à Bernay matière à un chapitre de roman.

Le Français, lui, absorbé par ses pensées, contemplait le cercueil qu'on hissait sur le sol.

— Ouvrez-le, jeta-t-il sur un ton de commandement.

On lui obéit. Il se pencha alors pour mieux voir la dépouille funèbre du bandit et ne put retenir un cri de stupeur.

— Venez donc, Mac'! et vous aussi, Shitton... C'est vous qui avez arrêté Lo-Kant... Eh bien essayez donc de le reconnaître...

Ils vinrent, sans hâte, mais dès qu'ils eurent jeté un regard sur le mort ils tressaillirent.

Le supplicié avait été décapité et la tête coupée n'était pas dans le cercueil!

— Ça alors, grommela Mac' atterré... Vous soupçonniez la chose, Bernay?

— Je soupçonnais « quelque chose » mais pas ça, je l'avoue. Il faut faire examiner le corps. Le médecin légiste pourra sûrement déterminer les causes de la mort de cet homme.

— Les causes? Mais il a été pendu, tout le monde le sait.

— Tout le monde le sait... mais pas moi! Je veux une certitude. Ne comprenez-vous pas l'importance qu'il faut attacher à ce corps décapité? Voyez-vous une raison plausible à ce sacrilège ?

— Mon Dieu, balbutia Shitton, cela peut s'expliquer par le désir bien connu qu'ont les Chinois de reposer, après leur mort, près de leurs ancêtres. Les compatriotes du condamné, ne pouvant enlever le corps, se seront contentés de la tête de Lo-Kant.

— C'est absurde ! Le cercueil n'a pas été ouvert avant aujourd'hui, c'est visible. Donc on a décapité cet homme avant de le placer là-dedans. Si des complices ont pu réussir cela ils auraient aussi bien pu enlever le corps et le remplacer par des pierres. Mac', le personnel de la prison doit être interrogé au plus vite. Mais pouvez-vous me dire, vous, si ce sont là les effets que portait Lo-Kant le matin de l'exécution?

— Oui. Je ne l'ai pas vu ce matin-là, mais pendant le jugement, il était vêtu de cette veste de soie noire, de ce pantalon de toile kaki. Les aides qui ont assisté à l'exécution nous confirmeront d'ailleurs la chose. Il est regrettable qu'on ne puisse plus interroger Betforr. C'est lui, selon la coutume, qui a assisté à la mise en bière du supplicié.

— Alors vous commencez probablement à comprendre pourquoi on a poignardé Betforr... Betforr qui possédait alors cinquante livres sterling, petite fortune mystérieuse puisque vos agents n'ont pas découvert qu'il l'avait récemment gagnée au jeu?

On ne songeait plus à sourire des « fantaisies » du détective-amateur!

Le corps décapité fut emporté et Mac', songeur, suivit Bernay qui regagnait l'auto de la police.

D'abord les deux hommes restèrent silencieux derrière Shitton qui tenait le volant. Puis l'Ecossais grommela :

— Bon, bon... les faits sont là... un corps sans tête... une corde de pendu disparue! Mais pourquoi? Pourquoi? Parlez donc, damné garçon.

— Non, mon vieux. Je ne suis encore certain de rien et j'ai adopté votre méthode policière, il nous faut des preuves! Je n'ai pas la moindre envie de vous faire rigoler par le récit de l'effarant roman imaginé par moi d'après les événements de ces derniers jours. Attendons le résultat de l'autopsie. Alors, alors seulement je vous confierai le motif du désir du cambrioleur de la Balking-Cottage de faire disparaître la corde du supplice... j'ai dit de « faire disparaître », Mac', et non de « posséder » cette corde. Méditez ces paroles tout à votre aise et laissez-moi réfléchir en paix.

CHAPITRE VII

ULTIMATUM

Bernay avait espéré avoir le rapport du médecin légiste le soir même. Il dut se résigner à patienter jusqu'au lendemain et, ayant rabroué Mac' qui le harcelait de questions, il décida, après dîner, de rendre visite à sir Arthur.

L'excentrique collectionneur était en pleine voie de guérison et se levait, depuis deux jours, dès le matin, pour ne regagner son lit qu'après souper. Vêtu d'une vaste robe de chambre qui, seule, ne pouvait gêner son épaule bandée, lord Arthur, habitué à quitter sa demeure dès sa toilette finie, se trouvait terriblement désœuvré.

Il se faisait scrupule de retenir près de lui Cecilia qui, jusqu'à présent, avait joui d'une totale liberté. Elle avait plus de raisons que jamais de tenir à cette liberté qui lui permettait de galoper à cheval en compagnie de son fiancé jusqu'à l'heure du breakfast, de le rejoindre pour le thé chez lady Gunter qui aimait recevoir toute la jeunesse de Bangalore.

En sortant de là, John Retty reconduisait dans son auto sa charmante fiancée. Mais ce retour eût été trop rapide au gré des amoureux qui se permettaient un long détour car, ainsi que tant de futurs époux, ils avaient toujours une foule de choses à se dire.

L'oncle Arthur, indulgent, acceptait de souper un peu plus tard; mais ce soir-là il trouvait que Cecilia exagérait vraiment trop, et il le déclara à Bernay, gêné de faire une visite au moment du repas.

— Ne vous excusez pas, mon cher ami, vous n'êtes pas incorrect car vingt et une heures ont sonné depuis quelques minutes. Entrez donc dans la salle à manger et, pendant que je souperai sans cette petite retardataire, vous me direz si vous êtes satisfait de vos reportages. Ali, donnez la bouteille de gin à Mr Bernay... et faites-moi servir.

Le journaliste mit son hôte au courant de son entretien avec lord Helveyton et raconta le début de l'enquête, la macabre découverte du supplicié sans tête.

— Le mystère a épaissi, fit l'Anglais. A-t-on découvert mon rival en collection de fétiches ? J'aimerais savoir qui il est? Oh! ce n'est certainement pas un gentleman car ses procédés sont violents et malhonnêtes. Je compte bien rentrer en possession de ce qu'il m'a fait voler. Je tiens d'autant plus à ma corde de pendu qu'on me l'a prise et qu'elle m'a déjà valu, outre une somme assez coquette, une balle dans l'épaule. Elle a pris pour moi une réelle valeur.

— Il est préférable que cet objet ne soit plus en votre possession car vous ne seriez plus en sécurité. Je ne peux pas encore vous dire ce que je flaire en cette affaire qui semble déconcertante mais qui, pour moi, est fort logique... du point de vue des coupables s'en-

tend... Je suis très heureux pour vous et pour votre nièce que nos bandits n'aient plus aucun motif de rôder du côté de votre cottage. Ils sont habiles, audacieux... Le rapt de Jo Roberry en est la preuve.

— Vous croyez donc que ce sont les mêmes individus qui...?

— Naturellement.

— Alors... comment allez-vous mener l'enquête?

— Eh bien, voilà, autopsie du corps décapité, interrogatoire serré du personnel de la prison. J'espère qu'alors Renorr sera de retour et pourra nous dire s'il a retrouvé Si-Vao. J'ai cru d'abord que la disparition du scupIteur sur ivoire n'avait aucun rapport avec le reste mais j'ai changé d'avis ce matin... Un Chinois aussi, remarquez-le, comme le condamné à mort!

— Mais, mon cher garçon, vous n'allez pas suspecter tous les Chinois de Bangalore, je suppose? Il y a parmi eux de très braves gens. Si-Vao auquel j'ai acheté quelques objets, était du nombre.

— Je ne le suspecte pas. Mac' me traiterait une fois de plus de faiseur de romans si je lui disais que je considère Si-Vao comme une victime de la bande.

— Ah! répondit sir Arthur qui n'y comprenait rien.

Bernay sourit un peu ironiquement en constatant qu'oubliant totalement son titre de chef de la police, sir Arthur ne daignait même pas essayer de chercher la solution du problème policier qui torturait l'honnête Mac'Hermonn.

Sir Arthur surprit ce sourire et expliqua, non sans bonhomie :

— Eu égard à mes états de service, lord Helveyton a voulu me donner une place parmi les hauts fonctionnaires de Mysore et comme seul le titre de chef de la police était vacant... j'en ai bénéficié... sans grand enthousiasme et après avoir avoué que je me sentais incapable de me rendre utile. Ancien militaire je pourrais encore foncer bravement sur l'ennemi, mais cette lutte secrète de détective n'est pas mon affaire. On le sait et Scotland Yard nous a envoyé Mac' qui remplit ma tâche avec habileté et dévouement. J'espère qu'on

lui accordera bientôt l'honneur mérité de me remplacer puisque, une fois Cecilia mariée, je compte démissionner et rentrer en Angleterre. Ah! ça mais... il est plus de dix heures et ma nièce n'est pas encore là? Pourvu que ces amoureux n'aient pas eu un accident d'auto?

— Ce retard, en effet, est inquiétant... Quelle route prennent-ils d'habitude?

— Je l'ignore... Il n'y a que quatre jours que Cecilia revient en compagnie de John... Voyons, ils sont allés prendre le thé chez lady Gunter... ensuite ils auront roulé au hasard dans la campagne. Mais où? Je vais dire à Ali de sortir mon auto

Bien que Bernay le priât de le laisser partir seul, sir Arthur voulut l'accompagner et la puissante voiture, conduite par le fidèle hindou, explora les environs de Bangalore.

La voiture roulait depuis une heure quand Ali signala l'auto rouge de John Retty.

Arrêtée sur le côté de la route, elle sembla d'abord vide. Mais Bernay en ouvrant la portière aperçut l'officier inanimé.

Cecilia avait disparu!

John, ranimé par les soins d'Ali, revint à lui et put conter ce qui était arrivé.

Les deux fiancés regagnaient Bangalore vers vingt heures quand ils aperçurent étendu au milieu du chemin un Chinois qu'ils crurent évanoui ou mort. John stoppa et les deux jeunes gens descendirent. L'homme qui n'avait pas perdu connaissance, déclara être incapable de se tenir debout et se prétendit victime de trois indigènes qui l'avait roué de coups et dévalisé.

Ils décidèrent de le ramener chez lui et Cecilia, bien que la maison du Chinois fut à cinq kilomètres de là, assura que son oncle approuverait un retard imposé par un sentiment de pitié.

Mais le Jaune, pendant le trajet, avoua se sentir trop souffrant pour rentrer chez lui où il vivait seul et il supplia l'officier de le conduire chez un compatriote qui était médecin et dont il indiqua l'adresse. La voi-

ture changea donc de direction et arriva au point où Ali l'avait le premier aperçue.

Là, John aida le Chinois à descendre pendant que Cecilia frappait à la porte d'un bâtiment délabré. On lui cria d'entrer, ce qu'elle fit sans méfiance. John qui soutenait le Chinois entendit alors sa fiancée appeler au secours, mais le prétendu blessé, se redressant, lui donna un coup de couteau et l'infortuné s'affaissa.

Avant de s'évanouir, il avait cependant pu voir une voiture dissimulée derrière la masure, partir à toute vitesse vers l'ouest.

Bernay, courant derrière la maison abandonnée, remarqua en effet la trace laissée par les pneus de l'auto qui avait emporté miss Cecilia.

— Ne vous désespérez pas, sir Arthur. La bande que nous recherchons a décidé de rançonner les riches Européens de la contrée et n'en veut pas à la vie de cette jeune Anglaise mais simplement à la bourse de son oncle. Le plus urgent, pour le moment, est donc de ramener le blessé à Bangalore et d'appeler le médecin à son chevet.

John, affaibli par le sang qu'il avait perdu, ne s'inquiétait que de sa fiancée et accepta d'être soigné à Balking-Cottage où il aurait plus vite des nouvelles de l'infortunée.

Lorsqu'on eut transporté le jeune Anglais dans une chambre au premier étage, Ali qui dès le retour avait remarqué la mine atterrée des serviteurs, se présenta dans la pièce où son maître et le journaliste commentaient tristement l'enlèvement de Cecilia.

— Maître... Chinois venu... sans eux, ici, avoir vu entrer lui. Chinois déposé papier sur meuble fracturé... puis lui partir en courant... Alors eux, serviteurs, aperçu lui... trop tard.

Il tendait à sir Arthur le papier plié en deux. Bernay s'en empara et lut :

« Votre nièce ne vous sera rendue qu'en échange de la corde de pendu qui est, pour les nôtres, un souvenir sacré. Faites-la déposer demain dans la cabane devant laquelle on retrouvera la voiture de John

Retty et le corps de ce dernier. N'alertez pas la police et ne faites pas surveiller les environs sinon la jeune Miss mourra! »

Ainsi la rançon exigée c'était... la corde de pendu!

— Mais je ne l'ai plus, geignit sir Arthur quand Bernay lui lut ce tragique ultimatum... Vous savez bien qu'on me l'a volée! C'est à devenir fou... Dieu sait que j'aurais donné avec joie toute ma collection et même davantage pour que ma nièce me soit rendue mais je ne peux rien, hélas... rien!

Chose étrange, Bernay, lui, souriait!

— Je suis sur la bonne voie c'est certain... Je me méfiais de mon imagination et, au fond, je craignais parfois que ce bon Mac' n'ait raison en me reprochant de faire du roman... A présent, je suis sûr d'avoir vu juste. Tout s'enchaîne logiquement... et je parierais mon précieux billet de retour pour Paris que l'autopsie va conclure comme je m'y attends.

Le vieil Anglais, lui, atterré, cachait son visage dans ses mains. Il n'avait jamais si amèrement déploré de ne pouvoir déchiffrer les énigmes. Bernay reprit :

— Excusez-moi de penser en un tel moment à l'affaire qui m'est confiée. Voyons, le matin où nous nous sommes aperçus, votre nièce et moi, qu'on avait dérobé cette maudite corde... quelque chose a pu m'échapper... Voyons! Ah! je me souviens... d'un fait qui m'étonna... le calme de votre nièce qui, un instant avant, s'était fortement impressionnée par une simple conversation. Le vol, en y réfléchissant, ne l'étonna pas... Sa surprise en constatant que le meuble était fracturé, ne semblait pas sincère... Attendez un peu... Oui, oui, j'y suis!... Parbleu, puisqu'on réclame la corde de pendu c'est qu'elle est encore ici... Je vais voir John Retty...

Il monta dans la chambre du blessé qui lui répondit:

— Cecilia m'avait mis au courant... Ayant surpris la veille un individu fracturant le tiroir, elle voulut tirer sur lui mais l'homme entendit du bruit et s'enfuit. Alors ma fiancée, inquiète de cette seconde tentative, décida de cacher la tragique corde pour faire croire

que le second voleur avait réussi. Elle espérait ainsi décourager de nouveaux amateurs car, selon elle, le malfaiteur en smoking surpris par sir Arthur n'avait aucun rapport avec la silhouette qu'elle aperçut penchée sur le meuble.

— Parfait, lieutenant Retty, Votre fiancée est sauvée et je tiens le nœud de l'énigme puisque je vais pouvoir examiner celui de cette maudite corde de pendu. Où est caché l'objet?

— Je l'ignore. Dans la maison ou dans le jardin... Cecilia n'a pas voulu me renseigner et m'a même mis au défi de la trouver. Elle riait, alors, la pauvre chérie...

Aidé par les serviteurs, le journaliste passa en vain la nuit à fouiller le cottage, à examiner les massifs du jardin, les taillis.

Au matin, exténué et déçu, il se rendit au bureau de police.

Mac' l'attendait impatiemment déjà furieux de ne pas l'avoir trouvé à son hôtel.

— J'ai le rapport du médecin légiste; le corps mutilé est celui d'un Jaune, un Chinois très probablement, dont la mort fut causée par empoisonnement. La tête fut sectionnée après la mort. Ce n'est donc pas Lo-Kant qu'on a exhumé hier... Alors qu'est devenu le cadavre du pendu? Ah, vous pouvez triompher Bernay, nous sommes en plein roman... et je voudrais bien en connaître le dernier chapitre.

— Vous devriez avoir déjà deviné la conclusion, riposta le reporter... Et Renorr? Pas de nouvelles de lui?

— Pas encore... Mais l'affaire Si-Vao est une autre histoire.

— Pour moi c'est la même!

— Eh bien parlez donc, alors, damné garçon, grogna l'Ecossais exaspéré. Vous oubliez que je suis inspecteur principal de la police de Mysore et que vous devez répondre en toute loyauté, en toute franchise, lorsque la justice l'exige.

— Et vous, fit sans se troubler Bernay, vous oubliez

que Son Excellence le gouverneur de cette province m'a donné des pouvoirs illimités et le droit d'exiger de vous une obéissance absolue.

Puis, plus amicalement, il ajouta, voyant l'effarement attristé de son collaborateur :

— Patience, vieux Mac'. Vous saurez tout, mais mon récit serait assez long et nous avons pour le moment mieux à faire qu'à bavarder. Il faut aller voir ce pauvre Roberry qui a peut-être, lui aussi, reçu un ultimatum. Vous m'accompagnez?

Ils allaient quitter le bureau de police. L'apparition de Renorr sur le seuil de la pièce les en empêcha.

— Alors, mon cher? Faites votre rapport en vitesse. Vous pouvez parler devant Bernay, détective-amateur muni des pleins pouvoirs par lord Helveyton.

Le policier, quoique très las, obéit.

Il rapportait la certitude qu'aucun terrain à défricher n'avait été concédé depuis quatre mois. Secondé par les équipes travaillant dans la forêt, il pouvait affirmer que Si-Vao ne s'y était pas réfugié et que ses compagnons n'y étaient jamais venus.

— Ça alors, balbutia Mac' accablé, c'est le dernier coup!

— Erreur, cher vieil ami, protesta Bernay, c'est au contraire notre premier succès et le point de départ qui me manquait... Renorr, vous n'en pouvez plus, ça se voit, pourtant il faut encore faire un petit effort... pour sauver un gosse et une jeune fille... Fouillez à nouveau le quartier chinois, interrogez-y tout le monde sur l'étrange disparition de Si-Vao... On l'a déjà fait, je le sais... mais pour délier les langues des complices et des froussards, dites que la police est sur les traces de Lo-Kant.

— Lo-Kant? Il a été pendu...

— Non, soupira Mac', prenant à son tour la parole... Ce n'est pas lui qui fut exécuté.

Et brièvement il mit son collègue au courant de l'exhumation, ce à quoi Bernay, plus énigmatique que jamais, ajouta :

— Mac' fait erreur... Lo-Kant a bel et bien été pendu.

N'empêche qu'il court toujours... C'est une « devinette » comme on dit à Paname Ne perdez pourtant pas de temps à en chercher la solution, Renorr et faites ce que je vous dis.

CHAPITRE VIII

UN REVENANT!

Mac' et Bernay se rendirent chez Roberry qui leur fit un accueil fort embarrassé et assura n'avoir rien reçu des ravisseurs de son enfant. L'inspecteur principal, qui ne manquait pas de flair, devina facilement que l'infortuné père mentait! Mensonge excusable puisqu'il croyait ainsi sauver son petit Jo!

Bernay ne tenta pas de convaincre le pauvre homme que ses craintes faisaient admirablement le jeu des bandits. Il sentit que la gouvernante comprendrait mieux, elle, la nécessité d'aider la police et, quittant le bureau où Roberry se défendait contre les questions de Mac', il frappa à la porte de l'appartement particulier de Mme Roberry.

Celle-ci, étendue sur un divan, sommeillait enfin après de cruelles nuits d'insomnie. La gouvernante qui la veillait suivit Bernay dans la pièce voisine.

— Cette mère douloureuse a enfin un peu de répit, maintenant. C'est ce soir que la rançon exigée sera versée et nous allons revoir notre cher Jo.

Ignorant qu'à présent le détective faisait fonction de chef officieux de l'autorité, la brave créature n'avait pas cru devoir lui dissimuler la vérité. Il l'en remercia et demanda à voir la lettre reçue. Comme il s'y attendait, elle fixait le rendez-vous dans la cabane devant laquelle John Retty avait été attaqué et laissé pour mort. Et la missive impérieuse renfermant une menace terrible contre l'enfant si Roberry alertait la police, était signée « Si-Vao »!

— Mac', appela le jeune Français ouvrant la porte du bureau, il faut filer... Mes amitiés, master Roberry... Allons, mon gros, en avant! Je vais interroger Ki-Bho, le vieil antiquaire arrêté par Shitton.

Le Chinois mis en prison sous l'inculpation de trafic d'opium acceptait son sort avec un calme parfait. Certain qu'aucune preuve ne pouvait être relevée contre lui, il était sûr d'être rapidement relâché. C'était un homme des plus retors et qui avait « plus d'un tour dans son sac ». Il avait toujours vécu en marge des lois européennes et n'avait encore jamais été condamné.

Conduit dans une pièce servant de parloir, il s'inclina devant les deux détectives et attendit avec tranquillité qu'on lui parlât.

— Assez de finasseries, hein? lança Bernay. Nous savons tout, le mystère de la corde de pendu, enfin examinée, le secret du cercueil renfermant un décapité et la raison du meurtre de Betforr... Cette corde de pendu pourrait bien servir à ton exécution, vieux filou, si tu refuses de faire des aveux complets.

— A quoi serviraient-ils, puisque vous savez tout.

Mac' silencieux essayait vainement de deviner ce que son collègue occasionnel pouvait vraiment savoir. Celui-ci, brutalement reprit :

— Nous voulons libérer les deux captifs, le petit Jo et miss Cecilia, et nous ignorons encore où ils sont retenus prisonniers. Si tu nous révèles l'endroit, on t'en tiendra compte lors du jugement de la bande dont le chef n'est pas si fort qu'il le croit... Eh non... la lettre adressée à Roberry est rédigée en excellent anglais et le chef qui a signé Si-Vao ignorait que le sculpteur sur ivoire ne sait écrire qu'en chinois... Rien que cela, si nous n'avions encore rien découvert, nous aurait mis sur la voie... Vous êtes tous fichus... Montre-toi intelligent et essaye de t'en tirer indemne, mon vieux.

Ki-Bho avait perdu son impassibilité. Il soupira et se fit répéter la promesse qu'on n'oublierait pas, à l'heure du règlement de compte, sa déposition sincère.

— C'est promis, juré. Va, on t'écoute... Je sais que tu n'es qu'un vague comparse, car tu es trop prudent pour te compromettre dangereusement. Je parlerai de toi au gouverneur et tu peux même espérer ta grâce.

Alors, rassuré, le vieux Chinois déclara :

— Je ne sais rien de précis sur les agissements de celui qui signe Sa-Vao et de ses six complices. Mais je connais leur gîte et je pense que c'est là qu'on a enfermé les prisonniers. Ce gîte est un ancien temple en ruines, dont les souterrains sont intacts. Il se trouve à douze kilomètres de Bangalore, en plein bois, loin de toute habitation. En prenant la route Victoria et en tournant à gauche après l'ancienne carrière de pierres, on y arrive par un chemin étroit reconnaissable aux branches coupées qui le recouvrent.

« Je ne peux rien dire de plus sinon que Si-Vao, venu le matin de l'exécution, devant la prison, en est parti quelques minutes avant qu'on ait pendu Lo-Kant.

Bernay, entraînant à nouveau Mac', le ramena en auto au bureau de police où les attendait Shitton.

Celui-ci fut chargé de choisir une vingtaine d'agents et de se rendre avec eux au temple en ruines.

— Nous devrions les accompagner, assura l'Ecossais. Ki-Bho a parlé du chef et de six complices et s'il y a bataille, miss Cecilia et l'enfant risquent d'être blessés.

— Non. Le chef ne se trouve certainement pas là et il a dû se contenter d'y laisser de faction deux ou trois de ses hommes. On peut faire confiance à Shitton, je vous assure.

— Mais nous, alors, que pouvons-nous tenter en attendant?

Bernay sourit en contemplant le gros Ecossais assez penaud de ne rien savoir, de ne rien deviner et d'en être réduit au rôle assez humiliant de marionnette qu'on fait marcher comme on veut.

— Ce qu'on va faire? susurra, narquois, Léon Bernay. Ma foi, nous avons bien mérité un moment de distraction et j'ai promis à Bob, le fils aîné de Kelmah, de lui faire goûter des pâtisseries chinoises. Allons donc le chercher. Ce petit est très intelligent, il nous amu-

sera avec ses confidences qui, croyez-moi, ne seront pas dénuées d'intérêt.

Mac' haussa les épaules et prenant le volant de sa voiture emmena son ami chez le bourreau de Bangalore.

— Vous êtes rudement chic de ne pas m'avoir oublié, fit Bob qui, quelques minutes après grimpait fièrement près de Bernay.

— Tu es un bon petit bonhomme, Bob, et je tiens toujours mes promesses. Mac', prenez la direction du quartier chinois.

— Entendu mais on va tomber en pleine perquisition et vous paraissez l'avoir oublié.

— Du tout. Raison de plus pour assister à cet intéressant travail. Dis-moi, Bob, tu es sûr de reconnaître le Chinois qui t'avait offert des bonbons la veille de l'exécution de Lo-Kant?

— Pour ça, oui.

Lorsqu'ils furent arrivés ils abandonnèrent la voiture, et rejoignirent dans une ruelle étroite les agents encadrant un groupe de Chinois chez qui, ce jour-là, l'habituelle placidité était remplacée par une fureur mal contenue.

— Marche à côté de moi, petit, et regarde bien.

L'enfant dévisagea les hommes protestant contre l'humiliation qu'ils subissaient du fait de la perquisition de leur maison. Enfin Bob qui tenait la main du journaliste, tressaillit et dit tout bas.

— Le voilà, c'est celui qui se cache derrière la Chinoise au kimono vert.

— Mais cette Chinoise est... Lah-Baâ, la femme de Si-Vao, balbutia Mac' très étonné... Ainsi ce serait le sculpteur sur ivoire qui est le chef de?...

— Minute, cher camarade.. N'accusons pas sans preuves formelles et méfions-nous de notre imagination, railla Bernay qui s'avança vers la Chinoise.

— Eh bien, Lah-Baâ, encore aucune nouvelle de ton époux?

— Non, aucune, geignit-elle. Et les agents ils nous traitent pareil que coupables! Ah, quel malheur pour

pauvre Lah-Baâ, moi sans argent... trouvé locataire... qui voudra plus dormir chez moi après offense des agents dans ma maison.

Et les larmes inondèrent son visage rond.

Bernay avait saisi le bras de ce locataire qu'il poussa vers Bob.

— Petit, c'est bien ton généreux fournisseur de bonbons, n'est-ce pas? Tu en es certain?

— Oui, c'est lui. Oh... ami Bernay... qu'est-ce qu'il a donc?

Le Chinois chancelait et son regard exprimait l'épouvante. Puis ses traits convulsés se détendirent et le corps, inerte, s'abandonna.

Il y eut dans la foule un remous. Un des jaunes essayait de se dégager pour s'enfuir... Mac', instinctivement, bondit sur lui et l'ayant assez facilement terrassé, lui passait les menottes aux poignets. L'homme protesta farouchement. Est-ce ainsi que la police anglaise traitait un honnête citoyen de Bangalore? Mais l'Ecossais, radieux, ne répondit pas et se contenta de pousser brutalement son prisonnier vers la voiture qui les attendait. Bernay, satisfait de l'initiative de son collaborateur, glissa quelques mots à Renorr pour lui ordonner de garder sous une étroite surveillance tous les hommes dont la parfaite honorabilité ne serait pas formellement connue et monta ensuite dans l'auto où le Chinois, renonçant à protester, montrait une attitude méprisante et froide d'innocent persécuté.

Avertis par téléphone, le gouverneur et son secrétaire arrivèrent au bureau de police pour assister à l'interrogatoire de l'accusé qui opposa aux questions de Mac' un mutisme absolu et méprisant.

Lord Helveyton, en entendant Bernay lui avouer qu'il n'avait aucune preuve contre ce prisonnier car il ne pouvait affirmer l'avoir vu poignarder le Chinois aux pastilles empoisonnées, fut sur le point de regretter la confiance qu'il avait accordée au journaliste français.

Devinant les pensées du gouverneur, Bernay, alors, prit la parole.

— Je n'ai rien, Votre Excellence, des qualités néces-

saires à un bon détective et j'ignore les procédés autorisés par la loi anglaise dans les enquêtes criminelles. J'ai donc seulement obéi à mon imagination qui, je vous le certifie, s'accompagne toujours d'une logique fortement établie. Je parais n'avoir contre cet inconnu aucune preuve certaine... Aussi ne l'ai-je pas arrêté sous l'inculpation de meurtre ni de vol, ni de rapt... mais uniquement parce que je n'aime pas les revenants.

Et, devant l'effarement général, il ajouta :

— Voyons, il est impossible que personne ne reconnaisse ce bandit malgré l'habile maquillage dont il a orné son visage : quelques rides et une assez laide maladie de peau. Il est celui qui, dès le début de cette affaire, m'en a toujours paru le principal personnage. Son nom a été souvent prononcé entre nous, hein, Mac'?

— Est-ce... Si-Vao? marmotta le gouverneur perplexe.

— Non... et Mac' le sait bien... car vous êtes plus fin que vous ne voulez me le montrer, mon cher gros ami.

Mac' sourit et, tendant la main au Français, riposta :

— A vous l'honneur de nommer ce misérable, Bernay, car sans vous l'énigme de la corde de pendu n'aurait peut-être jamais été déchiffrée

— Merci, Mac'. Alors, monsieur le gouverneur, j'ai la joie de vous présenter... Lo-Kant le bandit chinois qui, lorsqu'il aura enfin définitivement rejoint dans l'au-delà les mânes de ses ancêtres pourra se vanter devant eux d'avoir été l'homme qui fut pendu deux fois!

Lo-Kant poussa un cri de fureur et cria haineusement :

— Je suis vaincu, mais avant qu'on me pende pour la seconde fois, mes deux captifs mourront, car mon arrestation ne tardera pas à être connue de mes hommes qui me vengeront en poignardant miss Cecilia et le petit Roberry.

— Erreur, claironna du seuil de la pièce Shitton

apparaissant. Oh, pardon, Votre Excellence, je ne vous avais pas aperçu...

Au garde à vous respectueusement, le policier ajouta :

— Les deux Chinois qui gardaient les prisonniers sont à la prison et miss Cecilia est près de mon oncle. Quant au petit Jo, je l'ai moi-même reconduit chez ses parents.

Lo-Kant, alors, se mit à trembler... car il se savait définitivement perdu et sa suprême vengeance lui échappait.

— Mon bon Renorr, un dernier effort et ensuite vous pourrez aller vous reposer, ce que vous n'aurez pas volé! Conduisez Lo-Kant dans la plus solide cellule de la prison. Je te préviens, bandit, que je vérifierai moi-même la corde qui te pendra définitivement.

.. ..

Le jugement de Lo-Kant et de ses cinq complices eut lieu huit jours plus tard. Seul échappait aux juges le bandit poignardé par le chef qui avait redouté ses révélations.

Cecilia, complètement remise de ses frayeurs, vint apporter à la justice la trop fameuse corde de pendu cachée par elle au fond d'une immense potiche garnie de fleurs en coquillage et dans laquelle Bernay ne se pardonnait pas de ne pas avoir regardé. Encore très faible et bien pâle, John Retty comparut comme témoin à charge ainsi que le bourreau Kelmah et sir Arthur Balking. Roberry était présent pour accuser la sinistre bande de Lo-Kant du rapt du petit Jo.

Toute la colonie avait tenu à assister aux débats et si l'on écouta en silence la déposition des témoins, on ne marqua d'intérêt réel qu'au récit de Léon Bernay.

Celui-ci résuma, pour le tribunal, ce qu'il appela son scénario de roman.

— Les écrivains, déclara-t-il, n'inventent pas tout ce qu'ils publient car la réalité leur fournit très souvent des sujets beaucoup plus fantastiques que ceux qu'ils pourraient imaginer. La ténacité d'un voleur en smoking, puis d'un Chinois, à dérober un objet d'aussi

peu de valeur qu'une corde de pendu, la troublante coïncidence qui empêcha l'honnête Kelmah de remplir son office de boureau, me mirent immédiatement sur la voie de la vérité. Je dus pourtant convenir en moi-même que mes soupçons étaient... invraisemblables et je me tus... Puis je découvris le corps de l'aide-bourreau Betforr... et dès ce moment je décidai d'écrire plus tard un roman qui aurait pour titre : « L'homme qui mourut deux fois » car j'étais alors certain que Lo-Kant avait échappé à la pendaison et j'étais non moins certain qu'il serait à nouveau pendu un jour.

« Inutile de faire mention des détails de l'enquête, aujourd'hui connue de tout le monde... Je me contenterai de situer les faits qui ont permis à Lo-Kant de réorganiser une bande décidée à se spécialiser dans les rapts de femmes et d'enfants.

« Donc voici... Lo-Kant, condamné à mort, conserve malgré la surveillance dont il est l'objet, des rapports avec le dehors. Il sait que le bourreau Kelmah est incorruptible et fait pressentir son remplaçant éventuel, Betforr toujours en quête de fonds à cause de sa passion du jeu. Betforr consent à truquer adroitement le nœud coulant, le matin de l'exécution. Pour qu'il puisse être chargé d'expédier Lo-Kant dans un monde que, pour lui, je ne souhaite pas meilleur que celui-ci, il faut que Kelmah soit dans l'impossibilité de remplir cet office. Un complice, par le truchement de l'innocent et confiant Bob Kelmah, obtient ce résultat.

« Lo-Kant, esprit fertile, reconnaissons-le, veut un mort chinois qui prendra sa place dans le cimetière des exécutés... et Si-Vao, désespéré de ne pas trouver d'argent, vient devant la prison, le matin de l'exécution. Un de ses compatriotes, le nommé Li-Roa assis en ce moment près de ses complices, connaissait un peu le sculpteur sur ivoire et réussit à l'entraîner à l'écart sans doute pour lui proposer un moyen de s'enrichir. Une tasse de thé empoisonne le trop confiant artiste... dont le corps est secrètement porté dans la salle de la prison où attend le cercueil du supplicié.

« Les deux geoliers hindous qui ont pris la fuite le jour de l'arrestation de Lo-Kant, certifieront, quand on les aura retrouvés, qu'ils furent largement rétribués pour substituer le cadavre de Si-Vao à celui du pendu qui, lui, simplement évanoui, quittait la prison deux heures après... son exécution!

« Le médecin qui vint constater la mort du condamné ne songea pas à vérifier les causes du décès de Si-Vao rapidement revêtu des propres effets de Lo-Kant. Il serait injuste de blâmer le médecin car cette constation était pour lui une simple formalité. Comment aurait-il deviné la substitution? Il vit un Chinois mort et signa l'acte de décès.

« C'est alors que les deux geôliers hindous, inquiets de ce qu'il adviendrait si l'on découvrait plus tard leur forfait, se résolurent, avant de clouer le couvercle du cercueil, de décapiter le mort! Ils rendaient ainsi impossible, crurent-ils, toute identification. Disons, en passant, que cette tête d'une victime de Lo-Kant fut retrouvée il y a six jours par Mac'Hermonn, dans une des caves de la prison...

« Lo-Kant, alors, pouvait continuer la série de ses crimes. Ce fut lui qui vêtu des vêtements de Si-Vao et coiffé de son chapeau, prit place dans le camion automobile acheté soi-disant pour se rendre en forêt, vers la côte de Malabar... Ils n'allèrent pas si loin! Les souterrains du temple abandonné leur offraient un refuge sûr et ils s'y installèrent.

« Mais une preuve subsistait qui pouvait devenir dangereusé : la corde de pendu enfermée dans le bureau du directeur de la prison puis donnée par celui-ci au bourreau officiel Kelmah, venu dans l'après-midi de l'exécution. Kelmah avait promis ce fétiche à lord Arthur et le lui vendit.

« Betforr, le gentleman en smoking, ayant en poche l'argent de son forfait, se glissa dans le jardin de Balking-Cottage. Le soir de la fête donnée en l'honneur de miss Cecilia. Il savait qui était le possesseur de la corde de pendu et tenta de la reprendre car elle constituait aussi un danger pour lui. Surpris par sir Arthur,

il tire et s'enfuit, mais on l'attendait chez lui et pour qu'il ne puisse pas dénoncer ceux qui ont payé sa complicité, on le poignarde en dédaignant de le voler, ce qui contribua à égarer les soupçons.

« Le Chinois Ta-Gout essaya alors de dérober la corde... et échoua... Lo-Kant dut « pateauger » un moment quand le bruit courut que ce second cambriolage aggravé d'effraction avait réussi. Puis il flaira que quelqu'un avait simplement caché la précieuse corde et décida d'enlever miss Cecilia qui, très courageusement, pendant sa captivité, refusa de dire ce qu'elle savait!

« Le rapt du petit Jo est connu et avoué par les coupables.

« Vous savez tout, à présent. J'ajouterai simplement que Lo-Kant, décidé à se faire passer pour Si-Vao crut nécessaire de charger un de ses hommes, Fi-Théou, de décider la pauvre Lah-Baâ à quitter Bangalore. Ce départ devait rendre plus vraisemblable la fable de la fuite du sculpteur chinois vers un autre pays. La police aurait alors cessé de s'intéresser au sort de Si-Vao et son meurtrier aurait pu respirer en paix le jour où sir Arthur, obéissant à l'ultimatum, aurait rendu sa corde au pendu!

« Cette corde, vous le savez, a été examinée et prouve que Beftor avait réussi à arrêter les funestes effets du nœud coulant en introduisant à l'intérieur un petit morceau de fer, tout simplement! Lo-Kant n'a donc souffert que de la chute douloureuse de son corps lorsque s'est ouverte sous ses pieds la trappe qui devait l'envoyer rejoindre ses ancêtres.

« J'ai terminé, messieurs du tribunal, et si j'ai mérité une faveur pour le rôle de détective-amateur qui m'a permis de seconder Mac'Hermonn, je demanderai à sir Arthur de bien vouloir me donner la corde de pendu... qui me sera non pas un fétiche, je ne suis pas superstitieux, mais un souvenir de mon séjour à Bangalore!

— Bien volontiers, lança de sa place l'original col-

lectionneur. Vous êtes un cher garçon, et je suis heureux de vous faire plaisir.

Inutile de dire que Lo-Kant fut pendu... une deuxième fois mais par Kelmah et que ce fut enfin définitif. Ses complices subirent la même peine.

Bernay devait regagner la France mais il remit son départ pour assister au brillant mariage de Cecilia et de John Retty. Mac'Hermonn, nommé chef de police en remplacement de sir Arthur n'a accepté qu'après la promesse formelle de Bernay de l'aider si jamais il a besoin de lui pour une enquête réclamant plus d'imagination que de simple logique policière.

FIN

Pour paraître prochainement :

LA BÊTE DE PROIE

Roman policier inédit

par ALBERT DUBEUX

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 27-3-41

LISEZ
tous les
Jeudis...

POLICE ET MYSTÈRE

qui, présenté sous couverture photographique, contient chaque semaine un **Récit complet** d'exploits et d'aventures variés, d'un intérêt toujours croissant.

Dans cette collection, nous suivons la grande tradition des Maîtres du genre: **Gaboriau,** qui en fut le créateur; **Balzac,** avec son **Vautrin; Conan Doyle** et son inoubliable **Sherlock Holmès; Leblanc** et son fameux **Arsène Lupin.**

Ces récits, n'offensant jamais la morale, peuvent être mis entre toutes les mains et sauront intéresser tout le monde.

LE VOLUME COMPLET :

0 fr 95

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

ÉDITIONS DU LIVRE MODERNE
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge

LE JEUDI

RÉCLAMEZ

VOYAGES

ET

AVENTURES

1 fr.

le roman complet

I. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(*Made in France*)